

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

L'ASCÉTISME
ET
L'ÉVANGILE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 8 avril 1897, à 4 heures.

PAR

JULIEN SAHY

MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIE

3, Avenue Gambetta, 3

1897

L'ASCÉTISME ET L'ÉVANGILE

Une manière de rendre un culte à notre Dieu et Père, pur et sans tache à ses yeux, est de veiller sur les orphelins et les veuves dans leur détresse, et de se garder soi-même immaculé du monde.

(Jacq. I, 27.)

Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.

(II Cor. III, 17.)

Aime Dieu, et fais ce que tu voudras.

(Saint Augustin.)

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

L'ASCÉTISME
ET
L'ÉVANGILE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

Et soutenue publiquement le 8 avril 1897, à 4 heures.

PAR

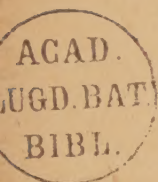
JULIEN SAHY

MONTAUBAN

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE J. GRANIÉ

3, Avenue Gambetta, 3

1897



UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. E. EHRHARDT, Président de la soutenance.
MM. E. EHRHARDT, $\left. \begin{array}{l} \text{BONET-MAURY,} \\ \text{VAUCHER,} \end{array} \right\} \text{Examineurs.}$

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A MES BIEN-AIMÉS PARENTS

A MM. LES PASTEURS

JEAN DE VISME

Directeur de l'Ecole préparatoire de Théologie de Batignolles

ET

JEAN MONNIER

Fondateur et Directeur du Cercle des Etudiants protestants à Paris

A TOUS

HOMMAGE RESPECTUEUX

ET TÉMOIGNAGE D'AFFECTUEUSE RECONNAISSANCE

A LA CHÈRE ET VÉNÉRÉE MÉMOIRE

DU PASTEUR

BARTHÉLEMY-FRANÇOIS LASSERRE

AVANT-PROPOS

L'ASCÉTISME ET L'ÉVANGILE — tel est le titre de la présente thèse. Expliquons en quelques mots le choix de notre sujet, et indiquons, dès l'entrée, la question que nous nous proposons d'étudier.

Après d'autres, nous avons été frappé, en parcourant l'histoire des religions, de ce fait que, dans toutes, se rencontre la tendance à mêler au culte, à l'adoration, à la piété, les pratiques étranges d'un ascétisme en règle, dans toute sa rigueur et son inhumanité; -- de ce fait que, de tout temps, il s'est trouvé des personnes qui, prétendant à une haute sainteté, se sont imaginé réaliser mieux le type religieux idéal, parvenir plus complètement à la perfection, travailler plus efficacement à leur développement spirituel, et ainsi gagner plus sûrement et plus vite le ciel, en s'imposant systématiquement toutes sortes de souffrances, de mortifications, en se condamnant, de gaieté de cœur, aux abstinences les plus aus-

tères, voire à la privation complète de biens et de jouissances même légitimes, attribuant une vertu magique, sanctifiante, et attachant une valeur exceptionnelle, un mérite positif au fait de souffrir volontairement, de vivre dans l'ascétisme.

Cette tendance est, disons-nous, générale, et il n'est pas jusqu'aux peuples chrétiens qui ne l'accusent dans une large mesure ; il n'est pas jusqu'à la religion du Christ, telle que l'ont comprise et pratiquée certains fanatiques, telle qu'elle est encore trop souvent entendue, qui ne présente, avec ses caractères distinctifs, le phénomène de l'ascétisme. — Nous verrons cependant que les principes de la vie ascétique n'ont nullement leur origine dans le christianisme.

En présence de cette tendance générale, on pourrait dire unicerselle, et, étant donnée la connexion intime, incontestable, mais non absolument probante, toutefois, des principes de la vie ascétique avec les principes de la religion chrétienne, nous nous sommes demandé si véritablement il faudrait, — comme jadis il fallait se faire circoncire pour mériter le titre d'enfant d'Abraham (Actes xv, 1) — pratiquer l'ascétisme pour être chrétien, chrétien, non pas catholique, non pas grec orthodoxe, non pas même protestant, mais chrétien tout court, à la façon de Jésus-Christ.

Nous nous sommes demandé dans quelle mesure l'ascétisme pouvait se légitimer, au point de vue religieux, et s'il était compatible et conci-

liable avec les principes de la religion du Christ.

Pour ce qui nous concerne, nous devons avouer n'avoir aucune sympathie pour le genre de vie qu'implique l'ascétisme ; aussi notre opinion, à ce sujet, est-elle faite : nous le déclarons hardiment anti-humain, anti-religieux, anti-chrétien ; et a priori nous le condamnons purement et simplement. Mais, cette fin de non recevoir, cette condamnation sommaire sont-elles légitimes ? Et n'y aurait-il pas, en opposition à l'ascétisme vulgaire, superstitieux et partant, assurément condamnable, un autre ascétisme, parfaitement soutenable, du point de vue chrétien ?...

Après avoir longuement réfléchi à cette question, il nous a paru intéressant de la serrer de près, et de l'étudier sérieusement en nous en référant à la seule autorité qui puisse nous renseigner, nous voulons dire l'enseignement scripturaire. Et nous avons précisé la question en la formulant comme suit : l'Évangile prêcherait-il l'ascétisme ? et si oui, quel ascétisme ?¹

Si nous avons fait choix d'un pareil sujet, c'est qu'en morale chrétienne particulièrement, il n'y a pas beaucoup de questions plus délicates et plus

1. Nous avions d'abord songé à embrasser tout le Nouveau Testament (Évangiles et Épîtres), mais, après réflexion, nous nous sommes décidément limité à l'enseignement de Jésus-Christ, lequel enseignement, à tout prendre, est, à lui seul, le véritable, le seul Évangile. C'est donc seulement la morale, la doctrine de Jésus-Christ que nous entendons interroger, et c'est ce que nous comprenons sous le terme d'Évangile.

importantes que celle de l'ascétisme. Celui-ci, outre la place considérable qu'il a occupée dans les religions païennes, outre celle qu'il a occupée dans le judaïsme, a joué dans le christianisme lui-même, et de bonne heure, un trop grand rôle pour qu'on n'en tienne pas compte, en l'estimant comme une quantité négligeable, soit dans l'histoire, soit dans la doctrine, et pour qu'on reste indifférent au problème qu'il soulève, ainsi qu'aux solutions diverses qu'il comporte et qui peuvent en être données.

Bien au contraire, la question de l'ascétisme doit préoccuper quiconque veut s'engager dans la voie difficile de la vie chrétienne; elle doit préoccuper surtout quiconque ayant, ou devant avoir charge d'âmes est par cela même appelé à donner des conseils et des directions, à instruire aussi bien qu'à édifier.

Notre plan est bien simple. Dans une introduction préliminaire, nous faisons rapidement l'histoire de l'ascétisme, à partir de ses origines connues et à travers les différents systèmes philosophico-religieux, antérieurs à l'apparition du christianisme, en passant par l'hébraïsme et par le judaïsme.

Cela fait, nous abordons directement l'objet de notre étude et nous examinons les paroles mêmes de Jésus-Christ, telles que nous les rapportent les évangiles, pour voir ce qu'elles nous apprennent sur chacune des manifestations de l'ascé-

tisme, lesquelles se peuvent ramener aux quatre formes suivantes : le jeûne, les macérations, le célibat, et le renoncement au monde, comme à toute propriété, en essayant de dégager de ces paroles le seul sens qu'elles comportent, selon nous, savoir le sens figuré, spirituel, et d'en déduire la notion vraie de la conduite chrétienne, ou plutôt une théorie de l'ascétisme seule conforme, à notre avis, à une saine interprétation des textes ainsi qu'à l'esprit de tout l'enseignement du Maître, tel que nous le connaissons, et partant seule évangélique, seule chrétienne, seule normale et praticable.

Dans une courte conclusion, nous résumons nos vues personnelles en critiquant au passage les déviations de l'Église chrétienne, dans le domaine spécial de la morale, déviations qui peuvent s'expliquer et se légitimer jusqu'à un certain point; et en motivant notre condamnation radicale de l'ascétisme littéral, par le simple énoncé des principes de Celui auquel nous en appelons, comme étant, en matière de morale aussi bien qu'en matière de foi, la seule norme, la seule autorité, et qui a dit : « Le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur; il suffit au disciple d'être comme son maître » (Matth. x, 25. Luc vi, 40. Jean xiii, 16; xv, 20), et « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » (Jean iv, 24).

INTRODUCTION

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'ASCÉTISME AVANT LE CHRISTIANISME

Donnons tout d'abord une définition de l'ascétisme. Nous l'empruntons à un très intéressant article du *Dictionnaire des sciences philosophiques*¹. « On appelle ascétisme, dit l'auteur de cet article, ce système de morale qui recommande à l'homme, non de gouverner ses besoins en les subordonnant à la raison et à la loi du devoir, mais de les étouffer entièrement, ou du moins, de leur résister autant que nos forces le permettent; et ces besoins, ce ne sont pas seulement ceux du corps, mais encore ceux du cœur et de l'esprit. Le soin de son âme, et la contemplation de Dieu, — c'est là tout ce qui reste à l'homme abîmé dans les austérités et le silence. Encore la conscience de lui-même doit-elle s'anéantir peu à peu dans l'amour divin.

« Il faut distinguer deux sortes d'ascétisme, l'un qui

1. A. Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. *Ascétisme*.

n'a pas d'autre but que d'apaiser la colère divine par des souffrances volontaires; — c'est l'ascétisme religieux; l'autre qui, institué d'après des principes purement rationnels, a pour objet de rendre l'âme à sa vraie destination, de développer en elle toutes ses facultés et toutes ses forces, en l'affranchissant de la servitude du corps et des lois prétendues tyranniques de la nature extérieure; — c'est l'ascétisme philosophique. »

Quant au terme d'ascétisme, « il nous vient du grec où le verbe *askéo* et ses dérivés se disaient du régime particulier et des exercices systématiques par lesquels les athlètes entretenaient leur vigueur et se préparaient au combat. Les stoiciens, pour arriver à l'ataraxie, les néo-platoniciens, pour atteindre Dieu, s'imposèrent une rigoureuse discipline, laquelle fut précisément appelée *askésis*; de là, l'usage du mot ascétisme¹. »

Cela dit, précisons bien dans quel sens, dans tout le cours de notre étude, nous prenons le mot ascétisme, et la chose qu'il désigne. Nous entendons par ascétisme, non l'exercice normal et raisonnable d'une discipline toute morale, en vue de s'exercer au bien, et de se fortifier pour la lutte, mais bien ce qu'on comprend couramment sous cette appellation, et qui est la pratique que nous voulons juger du point de vue de l'Évangile, savoir, un genre de vie tout composé d'abstinences et de mortifications, ou cet ensemble d'exercices mécaniques et superstitieux sur le

1. F. Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. I^{er}, art. *Ascétisme*, par Charles Bois.

corps dans le but de le rendre plus souple à l'action de l'esprit, dans la pensée de travailler à sa sanctification personnelle, et d'être ainsi fidèle à l'esprit, à la teneur des prescriptions religieuses, bibliques.

Cet ascétisme-là repose sur deux conceptions des choses, également erronées; la première, qui est la doctrine panthéiste et qui, n'attribuant de réalité qu'au divin tandis que la matière n'aurait qu'une existence purement apparente, n'admet la réalité aussi, que dans l'absorption de tout ce qui existe, dans le divin; suivant cette conception, l'existence individuelle n'est à son tour qu'une apparence, elle n'est qu'une illusion qu'il faut détruire pour se mêler, s'identifier au grand Tout; la seconde, qui est celle du dualisme philosophique, et qui statue une opposition irréductible entre la matière et l'esprit, celui-ci étant le principe du bien et du vrai, celle-là au contraire étant considérée comme la source et le siège du mal, cause de corruption et d'erreur.

Encore une fois, nous spécifions que c'est cet ascétisme-là que nous dénommerons l'ascétisme vulgaire, et qui se fonde sciemment ou non, à la fois sur deux conceptions fausses, que nous entendons étudier et soumettre à la critique des textes.

Nous passons, auparavant, à l'histoire succincte de l'ascétisme dans la religion, antérieurement au christianisme¹.

1. En dehors du brahmanisme et du bouddhisme, dont il est question ci-dessus, on voit que, dès la plus haute antiquité, les prêtres égyptiens se livraient à des jeûnes et à des macérations, lors des fêtes d'*Isis*. — Les Perses procédaient de la même manière aux initiations sacerdotales; et le paganisme grec ou latin lui-même, outre ses écoles

*
* *

« Si le mot ascétisme nous a été donné par la Grèce, c'est de l'Inde qu'est venue la chose; c'est du moins l'Inde qui nous la présente dans sa réalisation la plus complète¹. »

L'auteur d'une instructive dissertation sur la matière², écrit que « les plus anciennes autorités de la littérature sanscrite, les auteurs grecs et romains, même les Pères de l'Église, nous montrent la vie ascétique établie dans l'Inde, dès les temps les plus reculés. »

Voici, pour commencer, le brahmanisme³.

D'après ce système, l'âme est censée séparée du principe suprême des choses; cette condition est re-

philosophiques qui mettaient le mépris du plaisir et les privations volontaires au nombre des vertus, avait ses *vestales* et ses *flagellants*.

1. *Encyclopédie des sciences religieuses*, loc. cit. (art. de Charles Bois).

2. J.-J. Boehinger, *Sur la connexion de la vie contemplative, ascétique et monastique, chez les Indous et chez les peuples bouddhistes, avec les phénomènes semblables que présente l'histoire de l'islamisme et du christianisme*, thèse de doctorat, Strasbourg, 1831, p. 33.

3. Pour les renseignements concernant le brahmanisme et le bouddhisme, nous avons successivement consulté :

a) *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. VI, art. *Inde*, par A. Barth.

b) Edm. de Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, nouv. édit. 1887, 1^{re} série : *l'Ancien monde et le christianisme*, liv. II, chap. iv, § 1, 2, 3, 4; chap. v, § 1.

c) H. Oldenberg, *Le Bouddha : sa vie, sa doctrine, sa communauté*, traduit de l'allemand par A. Foucher. Paris, Félix Alcan, 1894.

gardée comme la cause de l'erreur et aussi du mal ; cet état de séparation et d'ignorance équivaut même à l'état de chute ; le remède, le salut consistent dans sa cessation, c'est-à-dire dans la réunion de l'âme avec le principe des choses qui est aussi le sien, c'est-à-dire encore, dans le retour à l'unité. Seulement, l'âme ayant acquis la certitude parfaite que quoique séparée du principe des choses, elle n'en est pas différente, elle ne s'attache plus à rien,... elle ne vise qu'à s'absorber dans « *l'Atmân suprême* », dans l'unité autrement dit, dans le « *Nirvânâ* » ou néant.

La conséquence pratique de cette doctrine est une morale de complet renoncement ; aussi, est-il fort peu question de devoirs positifs dans les « *Upanischads* » ou traités philosophiques des brahmanes. L'essentiel, c'est d'étouffer le désir et le besoin de vivre, et l'idéal de la dévotion, c'est l'existence du « *Sannyasin* », de celui qui a tout rejeté, de l'anachorète, enfin. La morale brahmanique prescrit et préconise ces différentes vertus : la résignation, la tempérance, la pureté, la répression des sens, la purification de l'être ; ce dont il faut se purifier, et cela par le feu des austérités, c'est principalement du fait de l'existence terrestre, parce que la vie corporelle est en soi une souillure... Malheureusement, cette haute morale de renoncement est sans objet, et partant vaine, puisque l'idéal définitif est non pas de bien vivre, mais de ne plus vivre, en se perdant par la contemplation et l'ascétisme dans l'âme même des choses, « dans l'immuable Brahma ».

En regard du brahmanisme, voici le bouddhisme.

La doctrine du bouddhisme se ramène toute à la question du salut. Le programme en est exposé dans les « *quatre nobles vérités* » dont la teneur s'énonce comme suit : 1° l'existence de la douleur, — exister c'est souffrir; 2° la cause de la douleur, — cette cause est dans le désir qui grandit par la satisfaction même; 3° la cessation de la douleur, — cette cessation s'obtient par la suppression du désir; 4° la voie qui conduit à cette suppression, — c'est l'observation et la pratique de la discipline du bouddhisme et de sa morale. Le terme de la doctrine bouddhiste est comme dans le brahmanisme, le *Nirvânâ*, l'extinction, la cessation de l'existence. La perfection, ici encore, consiste à ne plus être, à ne plus vouloir être.

Cet ascétisme hindou découle directement des spéculations théosophiques qui sont le trait distinctif du brahmanisme et du bouddhisme, lesquelles représentent le monde des phénomènes comme instable, et sans prix, en comparaison du principe fondamental des choses, et cela, en dépréciant toutes les raisons de vivre qui, instinctivement, semblent à l'homme en valoir la peine. Ensuite, étant admis que les pratiques de dévotion extérieure sont impuissantes à élever l'âme jusqu'au principe suprême dont elle émane et dépend, il ne reste qu'à s'affranchir de tout ce qui est terrestre, et l'on doit du moins vivre comme si l'on ne vivait pas.

La tendance au monachisme, qui se fait jour déjà dans le bouddhisme, venait de ce qu'on n'avait pas appris à fonder l'existence solidement sur le travail et la lutte, pour des buts qui vaillent la peine de travailler et de lutter; on la fuyait, la vie, et c'est dans

le renoncement au monde, dans la retraite et les mortifications de la chair qu'on prétendait trouver la paix de l'âme ! Aussi bien, le bouddhisme, pour finir, n'est-il pas autre chose, en tant que doctrine, que l'aveu désenchanté de l'absolue vanité de tout ; et en ce qui concerne l'individu, il n'est rien d'autre également qu'une suprême et éternelle aspiration au néant.

En résumé, dans le brahmanisme, la souffrance volontaire entre dans l'existence comme élément d'épuration ; dans le bouddhisme, elle est voulue comme conséquence du principe de détachement de toutes choses¹.



Quittons l'Inde, et passons dans un autre milieu ; tournons-nous du côté d'une race différente et d'une religion plus spiritualiste, pour relever, là aussi, les traces d'ascétisme qui s'y trouvent comme ailleurs. C'est du peuple hébreu et de la religion juive que

1. Il est juste cependant de noter que le bouddhisme repoussait formellement les mortifications, les exagérations de l'ascétisme. Le Bouddha, qui en avait éprouvé toute l'inanité, enseignait plutôt, dit-on, que ce qui chasse de l'âme les terrestres pensées, ce ne sont pas le jeûne, ni les macérations de la chair, mais le travail intérieur de l'âme sur elle-même, travail qui n'exige pas plus la bonne chère que les privations. — On lit même, dans le *Sermon de Bénarès*, que « le chemin qui conduit à la délivrance se tient éloigné de toute mortification tout autant qu'il s'écarte de toute volupté terrestre, choses également indignes et vaines. » L'équilibre des facultés, l'harmonie intérieure, voilà le but idéal que prêchait le Bouddha. (Oldenberg, *op. laud.*, p. 109, 110, 178, 179).

nous allons maintenant et en dernier lieu nous occuper.

L'ascétisme dans le judaïsme antique se réduit en somme à peu de chose¹. En effet, l'hébraïsme, tel qu'il nous apparaît dans l'Ancien Testament, est étranger au genre de vie qui, à l'aide de mortifications et de la contemplation, veut parvenir à une vie intuitive, supérieure, et par celle-ci à l'union parfaite avec Dieu. Par son affirmation sur l'origine de toutes choses qui est Dieu (Gen. 1, 1, 31), par son enseignement caractéristique sur le lien qui doit unir dans ce monde même, la justice et la prospérité, le péché et la souffrance, l'hébraïsme a rompu avec toute espèce de panthéisme et de dualisme, c'est ce qui explique que le mosaïsme ne prescrit point de pratiques ascétiques².

Cependant, il faut bien convenir que, même sur le sol juif, nous rencontrons des traces d'ascétisme.

1. On pourrait invoquer l'exemple des prophètes. Mais quoique menant un genre de vie assez austère, ils ne renonçaient pas à la vie active, au contraire. — « Quant aux écoles de prophètes, fondées par Samuel, nous en savons si peu qu'il est difficile de dire en quoi ceux qui y étaient reçus aient pu être les modèles des religieux chrétiens. La réunion d'un certain nombre d'hommes sous un chef commun, pour s'occuper d'études ou d'exercices quelconques n'est pas encore un trait caractéristique de la vie ascétique et monastique; et il est certain que les disciples de prophètes ne renonçaient pas au monde, qu'ils ne pratiquaient point d'exercices ascétiques, à moins qu'on ne veuille comprendre sous cette dénomination les jeûnes usités chez les Juifs en général. Il est certain qu'ils ne se vouaient pas au célibat. On ne peut donc pas dire que les religieux chrétiens aient eu pour prédécesseurs et pour modèles les disciples des prophètes de l'Ancien Testament. » (J.-J. Boehinger, *op. laud.*, p. 42, 43).

2. *Encyclop. des sc. relig.*, loc. cit. art. Ascétisme, par Ch. Bois.

Nous nous contenterons de mentionner ici, pour le moment, les jeûnes et les vœux, en usage dès les premières périodes de l'existence du peuple hébreu. En effet, Moïse, quand il entreprit l'œuvre de la législation, trouva déjà répandues, parmi les Israélites, l'habitude de jeûner (Nomb. xxx), et l'habitude de faire des vœux (Deutér. xxiii, 21-23). Ne croyant pas devoir s'élever contre ces pratiques, il se borna à donner à leur sujet quelques conseils et quelques préceptes, tels : Nombres xxx, 3 sq.; Deutéronome xxxiii, 21-23, — lesquels avaient uniquement pour but de prévenir tout désordre, tout abus (Lévit. xxvii). Voici donc au moins deux usages, deux pratiques qui, par certains côtés, rentrent incontestablement dans l'ordre de l'ascétisme.

Chez les Hébreux, le jeûne était surtout l'expression de la tristesse et de l'affliction. L'abstinence de nourriture, même sans motif religieux, était un signe de mécontentement (I Rois xxi, 4, 5, 7; I Sam. i, 7; xx, 34). En général, le jeûne était célébré en signe de repentance ou d'humiliation, ou bien en vue de se concilier la faveur divine (II Sam. xii, 16; i, 12; I Rois xxi, 27). On l'employait aussi comme moyen d'expiation (I Sam. vii, 6; Jonas iii, 5, 7). Dans ce cas, on y joignait d'autres symboles d'affliction, par exemple, on déchirait ses vêtements, on se couvrait d'un sac, on se mettait des cendres ou de la poussière sur la tête (Dan. ix, 3 sq.; x, 3; Esdr. x, 6 sq.; Néh. i, 4).

D'abord signe de tristesse, de deuil, d'humiliation, de repentance, le jeûne devint peu à peu une pieuse pratique, considérée comme agréable à Dieu, en elle-

même, et comme pouvant procurer le pardon des péchés (Sirach xxxiv, 29, 30). Il en résulta de nombreux abus, et une piété formaliste et hypocrite contre laquelle les prophètes se sont souvent élevés (Joël II, 12, 13; Zach. VII, 5 sq.; Es. LVIII, 4-7; Jér. XIV, 11). Mais leurs protestations ne paraissent pas avoir été bien comprises, ni avoir produit grand effet sur le peuple juif, car loin de disparaître, ou du moins de diminuer en importance, le jeûne devait, au temps de Jésus-Christ, être tenu en grand honneur, considéré comme une œuvre méritoire, et devenir enfin comme partie intégrante du culte, si bien que le fait que les disciples du Maître ne jeûnaient pas, scandalise les disciples de Jean-Baptiste (Luc XVIII, 12; Matth. IX, 14)¹.

Après les jeûnes, venaient les vœux. Ceux-ci se divisaient en deux catégories; les uns, « *nédér* » consistaient à consacrer quelque chose à l'éternel; c'étaient les vœux positifs; les autres, « *issar* » ou « *esçar* » consistaient à s'abstenir de quelque jouissance; c'étaient les vœux négatifs (Nombr. XXX, 3 sq., 14). Le plus ordinaire de ces derniers consistait à se priver volontairement de nourriture, en vue d'obtenir une grâce seulement espérée, ou demandée formellement (I Sam. XIV, 24). C'était là proprement un vœu de renonciation.

Mais de tous les vœux, positifs et négatifs, le plus important et celui qui nous intéresse le plus pour notre objet, était celui dit du « *Naziréat* ». Philon le désigne par cette appellation « *hè mégalè euchè* »

1. *Encyclop. des sc. relig.*, t. VII, art. *Jeûne*, par Eug. Picard.

De ebrietate, § 1). Le mot « *nâzir* », chez les Hébreux, désignait celui qui, consacré personnellement à Jéhovah, faisait volontairement vœu de sobriété en toutes choses, et renonçait en conséquence, au vin, au vinaigre, aux raisins, à tout ce qui tenait de près ou de loin aux produits de la vigne, naturels, travaillés ou fermentés; laissant de plus croître sans y toucher sa barbe et ses cheveux; évitant toute souillure cérémonielle ou réelle, et recommençant toutes les cérémonies de sa consécration au naziréat (Juges XIII, 14), lorsqu'il s'était souillé fortuitement, à la vue ou au contact d'un cadavre (Nomb. VI, 1, 2, 5; Amos, II, 11, 12)¹.



Mentionnons, pour mémoire, les *Réchabites*, descendants de Réchab, fils de Jonadab, qui leur avait imposé la règle de ne jamais boire de vin, de ne point bâtir de maisons, de ne semer aucun grain, de ne point planter de vignes, de ne posséder aucun fonds, et de demeurer sous des tentes toute leur vie. Les Réchabites observèrent si scrupuleusement ces prescriptions que Jérémie, durant le siège de Jérusalem, les citait comme modèles aux Judéens, auxquels il reprochait d'être moins fidèles aux ordres de Dieu

1. Il faut noter que le vœu du naziréat était temporaire (Nomb. VI, 1-21), bien qu'il y ait des exemples de naziréat à vie (Samson, Samuel, Jean-Baptiste) et qu'il n'impliquait pas, comme on le pourrait croire, le renoncement systématique au mariage, puisque Samson, par exemple, *nâzir* à vie, était marié. — Dans la suite, l'institution du naziréat prit une grande extension, et l'on regarda cette abstinence volontaire comme méritoire, au point de vue religieux.

que ces hommes ne l'étaient aux volontés d'un seul (Jér. xxxv; I Chron. II; I Rois. x, 15, 23)¹.

. . .

Pour ce qui concerne l'Ancien Testament, il reste à parler des *Ebionim*. Les *Ebionim*, c'étaient ces juifs pieux, héritiers directs des *Khasidim* antiques, et qui, de condition modeste, se faisaient gloire de leur humilité, de leur pauvreté, qui se nourrissaient de la lecture assidue des Psaumes, et qui, en butte aux mauvais traitements de toute espèce, aux persécutions religieuses, aux spoliations les plus iniques, aux railleries des païens, à toutes les vexations enfin qui accompagnent un mauvais gouvernement, avaient appris à chercher leur refuge et leur consolation suprême dans la protection de Jéhovah seul, faisant de l'union et de la paix avec Dieu la chose principale qu'ils ne pensaient pas acheter trop cher au prix du renoncement à tous les biens terrestres.

Pour les *Ebionim*, la pauvreté et la souffrance constituaient elles-mêmes un mérite, et celui qui les endurait s'habituaît à y voir la preuve, le cachet de sa justice. La prière et le jeûne étaient les devoirs par excellence de ce piétisme antique. Les *Ebionim* y ajoutaient l'abstinence des plaisirs mondains, celle de l'usage du vin, celle du mariage. Plus tard, cette piété devait devenir exclusive; poussés par leurs propres principes, les *Ebionim* en vinrent à fuir le monde et à se constituer en association séparatiste, en don-

1. *Encyclop. des sc. relig.*, t. XI, art. *Réhabites*.

nant naissance à cette autre secte qui a nom l'*Essénisme*¹.

. . .

Mais avant de parler de l'*Essénisme*, il nous faut dire un mot de l'*Alexandrinisme* qui n'a pas été sans exercer une certaine influence sur la théologie et sur la morale du judaïsme.

Nous avons affirmé précédemment que l'hébraïsme primitif était étranger aux principes de la vie ascétique. D'autre part, dans le cours de son histoire, le judaïsme, lui aussi, présente maints phénomènes d'ordre ascétique; c'est ainsi que nous rencontrons la secte des *Thérapeutes* et la secte des *Esséniens*. Comment expliquer ces sectes et ces phénomènes? Par l'influence de ces doctrines théosophico-religieuses qui, importées de l'Inde, avaient pénétré en Égypte où s'étaient réfugiés un grand nombre de Juifs après la première destruction de leur temple par Nabuchodonosor. D'ailleurs, depuis l'exil, le contact des Juifs avec l'Orient d'une part, avec les Grecs de l'autre, avait sensiblement modifié leur système religieux. En outre, l'invasion de la philosophie grecque de Pythagore et de Platon, ainsi qu'elle s'effectua à Alexandrie et de là en Palestine, favorisa, si même elle ne le provoqua, le penchant vers la vie ascétique préconisée par l'école d'Alexandrie. Témoin, entre autres, le livre de *la Sapience*². Or, nulle part, au

1. Ed. Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. I, p. 117-122.

2. On a voulu voir une trace de l'influence de l'ascétisme oriental

moins dans l'antiquité, les principes ascétiques n'ont été portés aussi loin que dans l'école d'Alexandrie. Là, la matière était considérée comme une simple négation ; Dieu, comme la substance commune de tous les êtres ; et l'homme, comme d'autant plus parfait qu'il abdique en quelque sorte sa propre existence pour la confondre dans celle de l'Être unique, suprême, siège de toute réalité et de toute perfection. Il résultait nécessairement de cette doctrine le plus complet mépris de la nature, de la vie, de la société, de tout ce qui est limité et fini ; l'âme ne devait plus seulement se détacher de ses liens matériels, elle devait aussi se détacher d'elle-même, renoncer à la conscience de son être individuel et s'anéantir, s'abîmer en Dieu ¹.

Ces principes, justement, se rencontrent dans les ouvrages de deux auteurs juifs réputés, Aristobule et Philon, qui tous les deux essayèrent de concilier la philosophie alexandrine avec leur religion. Mais c'est spécialement Philon qui est le théoricien de la tendance à l'ascétisme dans le judaïsme ; ce sont du moins ses ouvrages qui ont contribué à introduire les principes de la théosophie alexandrine, dans la théologie juive, et plus tard dans le christianisme lui-même. Or, c'est aux Pythagoriciens et aux Platoniciens que Philon emprunte ces principes mystiques d'abnégation entière de soi-même, de mortification, de contemplation qui dérivent dans une certaine me-

dans le livre de Daniel (1, 12 ; x, 3). Mais la tendance ascétique de ce livre est plutôt le fait d'une exagération dans la mise en pratique de la loi.

1. Ad. Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, loc. cit.

sure de l'Inde et de l'Égypte. Pour lui, en effet, l'apathe complète est la consommation de la vertu ; l'abstinence, la répression de la sensualité, la réduction de la vie matérielle à ses exigences les plus impérieuses sont le chemin qui seul mène à la sagesse. La matière étant, selon lui, dans une lutte constante contre l'esprit et le bien, en opposition éternelle avec le principe divin, il faut tuer le corps, les sens et tout ce qui s'y rattache.

« Le dernier but de tout le système de Philon, écrit Reuss, est certainement éthique... Sa morale est essentiellement mystique et religieuse, elle s'édifie sur le principe de la passivité de l'homme qui reçoit et s'approprie des éléments divins par l'inspiration et la contemplation, même par une sorte d'extase, et qui trouve son bonheur suprême dans le repos et la paix de l'âme, dans l'éloignement du monde et la communion avec Dieu...¹ »

Quant à la perfection morale à laquelle nous devons tendre, Philon prétend qu'on y arrive successivement par l'espérance et la foi, par la justice (sans doute par la pratique de certaines œuvres), et enfin par la repentance².

Ce sont ces principes qui, d'une façon générale, furent mis en pratique par les *Thérapeutes* et par les *Esséniens*.

*
* *

Avec l'*Essénisme*, nous touchons au judaïsme

1. Ed. Reuss, *op. laud.*, t. I, p. 110, 111.

2. *Ibidem*.

récent, celui qui est immédiatement antérieur à l'apparition de Jésus-Christ, qui est même son contemporain.

Les *Esséniens*, quant à leurs principes de morale religieuse, ont tout l'air de dériver des doctrines de la philosophie alexandrine, alors même qu'il descendent, nous l'avons dit, du piétisme des *Khasidim*.

Persuadés que les péchés de leur peuple constituaient le principal obstacle à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre, les *Esséniens* cherchaient pour leur propre compte, à le préparer par la pratique d'un sévère ascétisme. Imbus de la doctrine dualiste des Perses qui, comme l'on sait, voyaient dans la matière le principe de tout mal, les *Esséniens* condamnaient l'usage des viandes, s'interdisaient le mariage, attachant une vertu particulière au célibat¹; enfin, ils vivaient en communauté de biens, au milieu des oasis de la région déserte d'Enggadi, sur les bords de la Mer Morte².

Ils avaient pour principe de s'adonner à toute espèce d'abstinence; toute espèce de luxe et de plaisir également était bannie du milieu d'eux. Leur préoccupation dominante était celle-ci : réaliser la pureté légale ordonnée par le Lévitique. Or, ils pro-

1. Tous les Esséniens ne condamnaient pas le mariage, il est vrai, mais ils le regardaient comme une nécessité sociale dont le seul but devait être la procréation d'enfants.

2. OUVRAGES CONSULTÉS : *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. IV, art. *Esséniens*, par Ed. Stapfer. Edm. de Pressensé, *op. laud.*, 2^e série : *Le siècle apostolique*; première période, p. 92. Du même : *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*, p. 135-137. Edm. Stapfer, *La Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 436 sq. E. Chastel, *Histoire du christianisme*, t. I, p. 12.

fessaient la doctrine pythagoricienne en vertu de laquelle la matière est la source du mal, et le corps la prison de l'âme.

Dualistes et ascètes, ils disaient comme les Grecs : *sôma* = *sêma*. Aussi le monde était-il, en effet, considéré par eux comme impur et souillé; c'est pour cela qu'il s'en retiraient, s'en allant dans la solitude se livrer aux pratiques les plus rigoureuses du mosaïsme. Il est à peine besoin de faire remarquer qu'en ce faisant, ils n'exerçaient, malgré leur sentiment très élevé de l'idéal moral et religieux, aucune influence salubre sur leur entourage; ils se contentaient, et il leur suffisait de travailler dans l'ombre et la solitude, à leur purification devant Dieu, par des pratiques tout extérieures, idée que devait énergiquement combattre Jésus-Christ dont quelques-uns ont voulu faire un Essénien¹!



A côté des *Esséniens* nous avons nommé les *Thérapeutes*. Qu'est-ce que cette secte? Elle ne nous est connue que par le traité *De vitâ contemplativâ* que d'aucuns ont attribué à Philon, mais qui passe aussi

1. « Quel rapport, dit M. de Pressensé, dans sa *Vie de Jésus* (p. 136-137), pouvait donc exister entre le christianisme et cette secte dualiste qui... à l'exemple de l'école de Philon, laissait à l'homme le soin d'opérer son propre salut par l'ascétisme? Plus étrangère qu'aucune autre fraction du peuple juif, à l'attente du Messie, elle trompait les grandes aspirations de l'âme humaine, par des pratiques de couvent; le désert n'avait pas été pour elle l'école de la sainteté, destinée à préparer aux luttes héroïques, mais bien le refuge définitif où elle échappait au combat. »

pour être le roman d'un juif du III^e siècle, qui aurait voulu décrire la vie monacale juive telle qu'il l'entendait, en l'opposant aux premiers essais de monachisme des chrétiens.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ce traité, et de la réalité de cette secte qui aurait eu son siège principal en Égypte et daterait de trois siècles avant Jésus-Christ, il est intéressant de relever les détails suivants touchant cette dernière : Les *Thérapeutes* auraient mené une vie purement contemplative, avec la pauvreté pour règle; la virginité aurait eu à leurs yeux, un réel mérite, et le célibat aurait été parmi eux obligatoire. En outre, leur nourriture aurait été très simple, exclusivement composée de légumes, les *Thérapeutes* ayant fait du jeûne et de l'abstinence une vertu¹.

* * *

Enfin un type d'ascète juif que nous rencontrons encore, c'est *Jean-Baptiste, le Précurseur*. Quelques auteurs veulent qu'il soit un Essénien. Ce n'est pas impossible; il est certain que ce que les Évangiles nous racontent de son genre de vie, de son *habitus*,

1. *Encyclopédie des sciences religieuses*, t. XII, art. *Thérapeutes*, par Ed. Stapfer : « L'ascétisme des Thérapeutes, dit l'auteur d'une thèse sur cette secte, ne provient pas d'idées philosophiques, d'un dualisme ayant pour conséquence le mépris de la chair; il découle de leur morale. Il aurait donc été un ascétisme modéré; ils n'auraient pas connu les privations. Ce qui distinguerait alors les thérapeutes, ce serait non leur ascétisme, mais leur tempérance. » (G. Fayot, *Étude sur les Thérapeutes*, Genève-Montauban, 1889). Cependant, si ce qui nous en est rapporté est exact, il semble difficile de contester ou d'atténuer la tendance ascétique de cette secte.

et de sa retraite dans le désert, rappelle à bien des égards l'austérité des Esséniens.

Et pourtant, dira-t-on, Jean-Baptiste semble plutôt s'être inspiré de l'exemple des anciens prophètes; remarquez entre autres choses, que tout retiré qu'il fût dans le désert, il n'y retenait point les Israélites qui venaient à lui. Sauf des jeûnes prescrits à certains jours, il ne les astreignait point à ses rigoureuses abstinences. Ce qu'il demandait à ses compatriotes, c'était de réformer leurs mœurs, de s'amender et de produire des fruits dignes de repentance. Ce qu'il prêchait, c'était purement et simplement la repentance, la *metanoïa* (Matth. III, 7-12; Luc III, 7-10; Marc I, 4). C'est vrai; néanmoins, et en attendant, pour son compte personnel, il pratiquait un genre de vie qui présente de singulières analogies avec l'ascétisme le plus austère. Mais Jean-Baptiste était juif, et peut-être un partisan des théories de l'Essénisme; aussi bien, malgré que son exemple pût paraître probant, par le fait même de son antériorité à Jésus-Christ, à l'Évangile, est-il une preuve de l'inanité, de l'insuffisance, tout au moins, de ce genre de vie, lequel par son caractère contre nature, sombre, sauvage, semblait en montrant quel était le dernier mot de la loi, appeler la liberté, et avec elle, le vrai, le seul moyen de salut et de sanctification, savoir : la foi pure et simple.

L'ÉVANGILE ET L'ASCÉTISME

Nous abordons enfin la question que nous nous sommes posée et que nous avons indiquée dès le début de cette étude; rappelons-la d'un seul mot : le phénomène de l'ascétisme étant donné, quels sont ses rapports avec la religion chrétienne, ou plus exactement avec l'enseignement de Jésus-Christ?

Et comme l'ascétisme se manifeste sous quatre formes principales que nous avons déjà mentionnées, et qui sont : 1° *le jeûne*, 2° *les mortifications de la chair*, 3° *le célibat*, 4° *le renoncement au monde et la propriété*, — c'est au point de vue de chacune de ces pratiques que nous interrogerons les textes qui ont été invoqués par les partisans des dites pratiques.

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Et tout d'abord, nous voudrions rechercher et mettre en relief la pensée maîtresse, le principe central de

■

l'enseignement de Jésus-Christ considéré dans son ensemble, laquelle pensée, lequel principe seraient la base même de cet enseignement. Nous voudrions au moins dégager l'une et l'autre de toutes les paroles du Maître qui n'en sont que les corollaires; cela nous permettrait d'avoir d'entrée la mesure de la spiritualité de la morale de Jésus, et ainsi les préceptes particuliers de ce même enseignement s'éclaireraient de la lumière même de sa pensée maîtresse, de ce que nous avons aussi appelé son principe central; ils s'expliqueraient ces préceptes, tout naturellement, comme le prolongement, comme le commentaire, la conséquence de celui-ci et de celle-là.

Recherchons donc, dans cet ordre d'idées, quel a été l'objectif, exclusif en quelque sorte, de Jésus-Christ dans sa prédication de la Bonne-Nouvelle du salut, durant tout son ministère. On le sait, Jésus-Christ a voulu avant tout, et essentiellement, éclairer la conscience de l'homme; instruire ce dernier sur son état de péché qui le tient éloigné de Dieu, et entrave l'action divine sur son âme. Et quelle est la première parole du Christ? C'est, chose singulière, la répétition, mais combien solennelle, combien pressante, de l'apostrophe du Précurseur : « *Repentez-vous*, dit-il, *car le Royaume de Dieu est proche* » (Matth. iv, 17), à quoi il ajoutait ce redoutable avertissement : « *Si vous ne vous repentez, ... vous périrez* » (Luc III, 3, 5).

Dans Marc, Jésus complète l'exhortation : « *Après que Jean eut été livré*, lisons-nous, *Jésus se rendit en Galilée et prêcha l'Évangile de Dieu, disant : les temps sont accomplis, le Royaume de Dieu est*

proche, — repentez-vous, ET CROYEZ A L'ÉVANGILE »
(Marc I, 14, 15).

Dans l'Évangile de Jean, à la profession de foi tout intellectuelle de Nicodème, Jésus oppose catégoriquement cette déclaration qui est le résumé de toute sa doctrine, et la substance de tout l'Évangile : « *En vérité, en vérité, je te le dis, personne, S'IL NE NAÎT DE NOUVEAU, ne peut voir le Royaume de Dieu...* » et Jésus précise : « *En vérité, en vérité, je te le dis, personne, S'IL NE NAÎT D'EAU ET D'ESPRIT, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* » (Jean III, 3, 5). En un mot, la prédication de Jésus-Christ est un vigoureux appel à la repentance, à la conversion. Il faut se repentir, il faut se convertir, il faut même renaître, non pas corporellement, mais ce qui est bien plus sérieux, spirituellement ; il faut renaître, c'est-à-dire, il faut condamner son état de péché, condamner son égoïsme, son orgueil, son incrédulité, sa paresse, son indifférence au bien, au progrès, pour vouloir une vie toute nouvelle, une vie toute différente, toute orientée, non plus seulement vers la terre et les choses d'en bas, mais vers le ciel et les choses d'en haut. Et puis il faut croire ; « *croyez à l'Évangile* » (Marc I, 15). Et enfin, il faut aimer ; aimer Dieu, et aimer les hommes, en vertu de ce commandement : « *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée,... et ton prochain comme toi-même* » (Deuté. VI, 5. Lévit. XIX, 18) et parce qu'en ce faisant, nous affirmerons, nous justifierons notre titre de chrétiens.

Les textes qui ont trait à l'amour fraternel, conséquence de l'amour pour Dieu, sont nombreux ; c'est

dans l'Évangile de Jean, qu'on a précisément appelé l'Évangile de l'Amour, que nous les trouvons. Par exemple : « *Voici, dit Jésus, mon commandement : Aimez-vous réciproquement* » (Jean xv, 12). « *Oui, aimez-vous les uns les autres, comme moi je vous ai aimés. Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres* » (Jean xiii, 35).

En résumé, repentance, nouvelle naissance, foi, amour, telles sont, d'après Jésus-Christ, les conditions auxquelles on peut être membre du Royaume céleste, citoyen du Royaume de Dieu.

Au reste, ce Royaume, comme tout royaume, possède sa charte. Elle est renfermée dans cet incomparable et sublime « *Sermon sur la Montagne* » (Matth. v-vii).

Résumons-en l'introduction : « *Heureux les pauvres; heureux ceux qui pleurent; heureux les débonnaires; heureux les affamés et les altérés de justice; heureux les miséricordieux; heureux ceux qui ont le cœur pur; heureux les pacifiques; heureux les persécutés...; tous ceux-là seront enrichis, consolés, récompensés, rassasiés, désaltérés, dédommagés; tous ceux-là obtiendront miséricorde; ils verront Dieu; le Royaume des cieux est à eux* » (Matth. v, 1-12. Cf. Luc vi, 20-24).

Jusqu'ici, nous chercherions en vain la moindre allusion à un genre de vie spécial qui, par ses austérités, serait l'objet de l'approbation du Christ.

Jusqu'ici, nous chercherions en vain la plus discrète mention de pratiques qui seraient, dans leur tendance ascétique, dignes d'éloges et utiles au salut

de l'homme ; tout au plus, pourrait-on relever la « *béatification* » de l'état de persécuté ; ce qui pourrait expliquer le fanatisme des premiers chrétiens qui, loin de fuir la persécution, la recherchaient quelquefois, et bravaient le martyre et l'enduraient, croyant ainsi conquérir plus sûrement la palme céleste. Mais il est certain que Jésus-Christ n'a point entendu glorifier spécialement l'état de persécuté, non plus que le martyre, mais qu'il a seulement voulu donner une consolation anticipée à tous ceux qu'il prévoyait devoir souffrir pour sa cause. Pas plus qu'il n'a bravé, provoqué la mort infamante sur la croix, mais qu'il l'a acceptée par soumission à la volonté de son Père, Jésus ne voulait et ne demandait que les chrétiens trouvassent le moindre mérite, la moindre vertu, dans le fait d'être persécuté, encore moins dans le martyre, ou la souffrance recherchés. Il se borne à déclarer que les tribulations, les persécutions d'ici-bas auront leur revanche dans le ciel ; en attendant, voici ce qu'il déclare : « *Vous aurez des afflictions dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* » (Jean XVI, 33). Jésus-Christ voulait si peu que ses disciples affrontassent la persécution, le martyre, et bravassent la mort que nous l'entendons demander à Dieu, dans cette admirable prière sacerdotale : « *Père, je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal* » (Jean XVII, 15).

Au reste, nous le voyons, Jésus-Christ, dans les « *Béatitudes* », n'exalte pas que l'état de persécuté ; il exalte tout autant la débonnaireté, la bonté, la faim et soif de justice, de pardon, la pureté du cœur ; *celle du cœur, et non celle du corps*.

Mais nous n'argumentons que sur quelques déclarations parmi toute une série de maximes. Or, il se pourrait après tout que l'Évangile, et ici l'enseignement de Jésus-Christ, renfermât, ça et là, ailleurs que dans les « *Béatitudes* », des prescriptions spéciales, précises, touchant les pratiques ascétiques. C'est ce que nous allons voir, en nous bornant pour l'instant à consulter dans sa teneur générale ce qu'on a appelé « *la Charte du Royaume de Dieu* » ; nous verrons ensuite, à compléter l'enseignement donné dans le « *sermon sur la montagne* » par ce qui nous est rapporté de plus, des paroles du Maître, dans nos quatre Évangiles.

Il est temps, avant de poursuivre notre étude, de faire ici une remarque à laquelle nous attachons une importance capitale, et qui suffirait à elle seule pour nous instruire amplement sur la question que nous examinons. Cette remarque, la voici : On chercherait vainement, dans l'enseignement de Jésus-Christ, la conception d'un dualisme métaphysique dans le monde de la nature, et d'une opposition irréductible entre la matière et l'esprit. Il n'est pas inutile de savoir qu'en effet Jésus ne professe nulle part la théorie du mal inhérent à la matière, du péché résidant dans le corps ; Jésus ne connaît, et par conséquent, n'enseigne jamais le système des deux morales. Il ne préconise pas davantage le mépris fanatique du corps, de ses besoins légitimes. Aussi bien ne nous est-il dit nulle part que Jésus, par exemple, se privât de la nourriture nécessaire, s'abstint du sommeil réparateur, bien qu'il déclarât que le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête (Matth. viii, 20 ; Luc

ix, 58), ce qu'il faut entendre, sans doute, du souci constant qu'il avait d'accomplir l'œuvre pour laquelle il avait été envoyé, et qui le poursuivait, la nuit comme le jour, qui le hantait sans cesse, de sorte que c'était alors qu'il était seul, le soir, qu'il s'absorbait le plus profondément dans la méditation de cette œuvre, dont la nécessité s'imposait de jour en jour à son cœur et à sa conscience, à mesure qu'il prenait contact avec son peuple et comprenait ses poignantes misères morales, en même temps que ses douloureuses aspirations.

Jésus ne dédaignait pas de se montrer « *mangeant et buvant* » (Luc vii, 34) au risque de heurter les préjugés des puritains de son temps. Il ne dédaignait pas de s'associer à un banquet nuptial, et il admettait si bien qu'on usât du fruit de la vigne, qu'il aurait fait ce prodige : un changement d'eau en vin (Jean ii, 1-11) ! Nous disons que Jésus ne nous paraît pas s'être privé systématiquement du sommeil, par exemple, ce que devaient faire plus tard certains ascètes farouches ; loin de là, il ne se faisait aucun scrupule de s'accorder parfois quelque délassement, et l'on sait quel était l'un de ses lieux préférés de repos, c'était la maison paisible et si douce de Béthanie, le foyer bienfaisant de Lazare, de Marthe et de Marie (Matth. xxi, 17 ; Luc x, 38-42 ; Jean xii, 1-3). Pour Jésus, d'ailleurs, tout ce qui existait était évidemment l'œuvre d'amour de Dieu ; tout cela était donc bon ; l'homme pouvait en jouir sans arrière-pensée, à la condition d'en user avec gratitude envers Celui auquel il nous a appris à demander notre pain quotidien. D'autant plus que « *ce qui souille l'homme,*

ce n'est pas ce qui entre dans l'homme, c'est ce qui sort de son cœur » (Matth. xv, 11). Par cette parole, un peu réaliste mais très expressive, Jésus indique clairement qu'elle était pour lui la source du mal, du péché; elle n'était point le corps, elle n'était pas la matière; la source du péché, le siège du mal, c'était le cœur de l'homme, le cœur avec ses convoitises charnelles, avec ses mauvais désirs, ses pensées coupables, son égoïsme enfin. Le cœur, voilà ce qui est mauvais, de nature; voilà ce qu'il faut améliorer, ce qu'il faut amender, ce qu'il faut changer et purifier, mais non le corps, non la matière qui, voulus de Dieu, sont à leur place où ils sont et comme ils sont. Au reste, si la matière était le principe du mal et si le péché résidait dans le corps, comment expliquer la sainteté parfaite et incontestée de Jésus qui pourtant était revêtu de chair et d'os, comme le plus simple mortel? Ne serait-ce pas absurde, dans ce cas, de regarder le Christ comme ayant été indemne du mal? De plus, comment Dieu, créateur de toutes choses, y compris la matière et le corps, réputés sièges du mal, du péché, pourrait-Il nous appeler à la sanctification? comment, Jésus lui-même, nous prêcheraient-il la sainteté? — Non, Jésus-Christ n'a point condamné, ni maudit la matière, ni par conséquent voulu la mutilation du corps, ou la simple restriction des besoins légitimes de celui-ci.

Mais venons-en aux manifestations précises, aux formes mêmes de l'ascétisme, que nous avons énumérées; et, en premier lieu, *le Jeûne*.

II

LA QUESTION DU JEÛNE

Nous posons cette première affirmation que Jésus-Christ n'a point exigé que ses disciples s'astreignissent à jeûner pour jeûner. Il est vrai et l'on objecte que, pourtant, Jésus a jeûné (Matth. iv, 2; Cf. Luc iv, 2). « Les renseignements que nous fournissent les Synoptiques semblent quelque peu contradictoires ¹. D'une part, en effet, Jésus jeûna pendant quarante jours et quarante nuits, au moment de commencer son ministère (Matth. iv, 2; Cf. Luc iv, 2), un jour il déclare qu'un certain démon que n'avaient pu chasser ses disciples, ne se pouvait chasser que par la prière et le jeûne (Matth. xvii, 21) et quelque part (Matth. vi, 16) il indique ce que doit être le vrai jeûne. D'un autre côté, il ressort d'un récit qui a tous les caractères de l'authenticité que Jésus et ses disciples ne jeûnaient pas (Matth. ix, 14), fait confirmé par Jésus lui-même, opposant sa conduite à celle de Jean-Baptiste, et disant qu'il était venu « *mangeant et buvant* » (Luc vii, 34), ce qui le faisait appeler par les Pharisiens scandalisés, « *un ami des péagers et des gens de mauvaise vie* » (Luc vii, 34).

Quoi qu'il en soit, l'exemple de Jésus jeûnant, ne prouverait pas que l'acte de jeûner fût méritoire en

1. *Encyclopédie des sciences religieuses*, loc. cit. art. *Jeûne*, par Eug. Picard.

soi. Que si Jésus eût été d'un avis contraire, il n'eût pas dispensé ses disciples des jeûnes, mais il les leur eût prescrits, recommandés tout au moins. Or, on connaît sa réponse à la réflexion des disciples de Jean, qui manifestaient leur étonnement de ce que ses disciples à Lui, ne jeûnaient pas : « *Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux?... Tout le temps que l'époux est avec eux, ils ne peuvent jeûner; mais des jours viendront où l'époux leur sera enlevé; c'est alors qu'ils jeûneront* » (Matth. ix, 14; Marc ii, 19; Luc v, 33). Ce qui signifie clairement que le jeûne était pour Jésus un signe de deuil, de tristesse. Or, tant que Lui, le Messager par excellence de la Bonne-Nouvelle, le héraut divin de l'an favorable du Seigneur, vivait au milieu des siens, avec ses disciples bien-aimés, quelle raison auraient-ils eue de jeûner! N'avaient-ils pas bien plutôt à se réjouir!

Au reste, Jésus semble n'avoir, en fin de compte, ni expressément condamné, ni formellement recommandé le jeûne. Il le considérait, sans doute, comme une chose indifférente, qu'il ne voulait pas consacrer par son exemple; il le comprenait évidemment dans ces pratiques du régime légal qui devait disparaître avec ce dernier (Matth. ix, 16-17), et une preuve qui confirmerait notre précédente assertion que pour Jésus, en somme, le jeûne était chose indifférente, c'est la parole déjà rapportée : « *Ce qui rend l'homme impur, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme; ce qui rend l'homme impur, c'est ce qui sort de sa bouche* » (Matth. xv, 11).

En tout cas, voici comment Jésus entendait le

jeûne : « *Quand vous jeûnez, ne prenez pas comme les hypocrites, un air accablé; ils se font des visages tout défaits, afin que leur jeûne attire les regards; en vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que tu jeûnes, mais seulement ton Père qui est là dans le secret; et ton Père qui est dans le secret, te donnera ce qui t'est dû* » (Matth. vi, 16, 17, 18).

Quant au jeûne de quarante jours et de quarante nuits qui aurait inauguré le ministère de Jésus, faisons remarquer que la tentation suit le jeûne au lieu de le précéder, de sorte qu'il semble que, loin d'être une pratique sanctifiante, le jeûne n'ait été ici que le chemin qui a conduit Jésus à la tentation.

Dans ces conditions, quelle valeur, quelle vertu peut avoir le jeûne? La réponse de Jésus aux disciples de Jean donne à entendre qu'il peut y avoir des circonstances où le jeûne, par son objet même, où le jeûne, expression d'un état d'âme particulier, s'explique, se justifie et prend même une signification spéciale; des circonstances encore où le jeûne, ayant un but moral, peut devenir pour le chrétien un exercice salutaire, même un devoir, mais nullement une obligation, encore moins un acte méritoire. — Ces circonstances qui légitimeront le jeûne seront, par exemple, une épreuve, une grande douleur, le sentiment profond de notre misère morale qui nous poussera à nous humilier, dans la confusion de face; ou encore, le besoin de recueillement, de prière, de méditation. Mais là-même, le jeûne ne saurait être qu'accidentel, qu'un

acte passager. Tout au plus, pourrait-il être un moyen de combattre l'intempérance et de favoriser la sobriété. — En tout cas, le jeûne ne se comprend que s'il est l'expression d'un besoin impérieux de l'âme, la manifestation d'une impulsion intérieure de conscience. Alors il a toute la valeur d'un acte religieux, accompli de bonne foi, sans superstition ; mais il ne l'a et il ne la conserve qu'en tant que symbole des sentiments intimes de l'âme¹.

III

. LA QUESTION DES MACÉRATIONS

Si la doctrine de Jésus-Christ ne prescrit point formellement le jeûne, c'est-à-dire l'abstinence systématique de nourriture, à certains jours et à certains moments, en dehors du besoin de manifester son affliction dans une épreuve donnée, ou de se témoigner à soi-même la réalité de sa repentance sous le coup de la révélation de son péché, elle semble bien, par contre, enseigner la mortification de la chair. Voici en effet ce que nous lisons : « *Si ta main ou ton pied sont pour toi une occasion de chute, coupe-*

1. On lit dans le *Pasteur d'Hermas* : « Les jeûnes vraiment agréables à Dieu, ne sont pas les jeûnes extérieurs. Avant tout, purifiez votre cœur, bannissez toute idée de vengeance et d'usure. Le jour où vous jeûnerez, contentez-vous de pain et d'eau, et usez-en d'une manière agréable à Dieu ; calculez ce que vous auriez dépensé ce jour pour votre dîner, et donnez-en le montant aux veuves, aux orphelins et aux pauvres. » (*Lib. III, Simil. 5*).

les et jette-les loin de toi...; si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi...; il t'est meilleur d'entrer dans la vie mutilé ou estropié..., ou borgne, que d'être jeté dans la géhenne, avec tes deux mains, tes deux pieds et tes deux yeux » (Matth. v, 29, 30; Cf. xviii, 8, 9; Marc ix, 43, 45, 47).

D'après ces passages, il semblerait en effet qu'il fallût se mutiler, à l'occasion, pour gagner le ciel. Remarquons seulement que, dans ce cas, il faudrait étendre à la nature corporelle toute entière ce que Jésus ne dit que d'un membre et d'un organe; ce qui redeviendrait à dire ceci : Si ton corps, tel qu'il est, est pour toi une occasion de chute (et qu'il l'est souvent, hélas!) — détruis-le. Soit, mais alors, c'est le suicide que prêcherait l'Évangile! Est-il besoin de réfuter une semblable interprétation des paroles de Jésus-Christ! N'est-il pas plutôt plus qu'évident qu'il faut en dégager le seul vrai sens, qui est le sens figuré!

Jésus ne veut certainement pas engager ses disciples à mutiler leur corps, afin de le mieux asservir, de l'assouplir. Ce qu'il veut leur faire entendre, c'est que le corps, — instrument de péché, occasion de chute, mais cela, seulement de notre propre gré, — ne doit pas être un empêchement, une entrave, par ses convoitises, par ses appétits, ses besoins mêmes, à l'accomplissement de la volonté de Dieu, à la sanctification de l'âme; en d'autres termes, que la sensualité, l'amour de ses aises ne doivent pas compromettre en nous l'œuvre essentielle de la régénération spirituelle. Les jouissances physiques du corps doivent

être subordonnées, et au besoin, sacrifiées aux intérêts supérieurs de l'âme; le temporel, ce qui est purement terrestre, doit céder le pas à ce qui est d'un autre ordre, spirituel, éternel.

En définitive, ce que Jésus-Christ prescrit, dans les passages indiqués, c'est, non la mutilation du corps, qui par la fin à laquelle elle aboutirait serait un acte coupable, car enfin notre corps, pour être souvent un instrument de péché, une occasion de chute, n'en est pas moins l'œuvre de Dieu, et nous n'avons pas le droit d'y porter atteinte, d'en entraver le développement et le fonctionnement naturel, légitime; parce que, ne nous étant pas nous-mêmes donné la vie, il ne nous est pas permis de l'arrêter, encore moins de l'annihiler, ou seulement de la compromettre. Aussi bien, encore une fois, ce que Jésus prescrit, ce n'est pas la mutilation du corps, mais tout simplement, et ce qui est bien différent, l'abnégation, le renoncement à une chose, dès qu'il apparaît que l'usage, la jouissance de cette chose peuvent être un danger pour l'œuvre de la sanctification, et compromettre notre perfectionnement moral, en arrêtant, en empêchant nos progrès dans la vie chrétienne.

Jésus-Christ nous apprend seulement que nous devons dominer nos instincts, nos passions, et savoir les condamner du moment que les uns et les autres sont autant d'occasions de chute. Mais pas n'est besoin pour ce faire, de nous amputer tel ou tel membre, de nous arracher les yeux, sous prétexte que ce sont ces organes que nous utilisons pour accomplir le mal. Autant vaudrait, nous l'avons dit, se supprimer soi-même, se suicider, pour être sûr

de couper le mal à sa racine. Mais ce n'est point là, certes, la théorie de Jésus-Christ. Il savait bien, tout le premier, que nous ne pouvons être de purs esprits. Et Dieu lui-même, qui sait bien de quoi nous sommes faits, n'exige pas de nous plus que nous ne sommes en état de faire.

Mais la parole énergique du Maître subsiste pourtant tout entière : si ta main, ou ton pied, ou ton œil te font tomber, coupe-les, arrache-le, et jette-les loin de toi ; il vaut encore mieux pour toi être mutilé, et ne pas être jeté dans la géhenne.

Seulement, encore une fois, entendons cela au figuré. D'autant que la conscience se joint à la sentence de Jésus-Christ pour proclamer que nous sommes des serviteurs inutiles, alors même que nous ferions tout ce qui nous est commandé (Luc xvii, 10), et que, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien pour notre salut, en dehors de Christ (Jean xv, 5) ; et qu'enfin, Dieu n'a pas plus besoin de notre sang, de nos mortifications qu'Il n'avait besoin des sacrifices sanglants et des offrandes du peuple d'Israël (Es. i, 11-15).

C'est pourquoi, s'imaginer plaire à Dieu, en se mutilant, en se torturant le corps, c'est-à-dire en réalisant à la lettre l'injonction de Jésus « *coupe et arrache* », n'est qu'une très grossière, nous dirons même une barbare superstition, qui n'a rien de chrétien, comme elle n'a rien d'humain.

Ainsi donc, d'après l'enseignement de Jésus, ce qu'on a appelé la mortification de la chair, ne se légitime, au point de vue évangélique, au point de vue chrétien, qu'avec le sens d'abnégation, de renon-

cement à une chose donnée, en vue de l'œuvre supérieure de la sanctification, et plus simplement, avec le sens d'une discipline corporelle dans le but de ne pas faire obstacle à cette œuvre; but tout négatif, on le voit.

Il paraît bien cependant que Jésus-Christ donnait à entendre que par l'emploi de cette discipline, l'homme, et plus spécialement le chrétien, se mettrait en état d'exercer sur autrui une influence d'autant plus profonde et d'autant plus efficace qu'il saurait être maître de soi et des exigences de la chair¹.

En tout cas, il n'avait certainement pas la pensée d'exalter les futures macérations des moines, non plus que le mérite des raffinements imaginés par tous ces malheureux fanatiques du moyen-âge, dont les inventions dans ce genre sont en singulier contraste avec la pleine possession de soi, du Modèle des chrétiens.

IV

LA QUESTION DU CÉLIBAT

Voici maintenant la question du célibat.

Pour démontrer la sainteté et la valeur du célibat, on en appelle ordinairement à l'exemple de Jésus-Christ qui, en effet, ne s'est pas marié.

1. Voici l'opinion de *Clément d'Alexandrie* qui, se prononçant contre les mortifications de certaines sectes, disait : « De même que la modestie se manifeste par la douceur, et non par les mortifications du corps, de même l'abstinence est une vertu de l'âme. » (*Strom.*, III).

Les motifs particuliers et secrets qu'a pu avoir le Seigneur, pour s'abstenir de cet acte solennel, ne nous sont pas révélés; mais, si nous ne pouvons les indiquer, nous pouvons du moins dire qu'ils ont été, en tout état de cause, d'ordre spirituel, moral; en d'autres termes, nous pouvons expliquer le célibat de Jésus par la nature toute spéciale de la mission qui lui avait été dévolue. On comprend parfaitement que le Christ, devant faire l'œuvre qu'il avait accepté d'accomplir, — œuvre complexe, absorbante, difficile, solennelle, s'il en fut; — on comprend parfaitement qu'il ne se soit pas senti la liberté de cœur et d'esprit, de s'engager, sans nécessité absolue, dans les liens du mariage.

Mais l'exemple de Jésus-Christ prouve, démontre seulement que dans certaines circonstances, le célibat est préférable au mariage, qu'il peut y avoir des cas, où il soit désirable, bon, nécessaire même; quand, par exemple, il y va de l'intérêt d'une œuvre spéciale dont on se sentirait chargé, et pour laquelle il est besoin d'être dégagé des liens de la terre et d'avoir toute liberté, sans les préoccupations absorbantes qu'entraîne l'état du mariage; le célibat peut être un sacrifice noble et respectable et de conséquences profitables, si l'on ne l'a embrassé qu'en vue de se consacrer plus directement à la cause de l'avancement du règne de Dieu; si on ne l'emploie qu'à un but tout religieux, mais sans qu'il constitue jamais un mérite quelconque, ou qu'il ait la moindre valeur pour la sanctification personnelle, d'autant moins qu'on peut légitimement, qu'on doit même, dans certains cas, et pour de bonnes raisons, obéir

tout à la fois à la loi de nature et à la volonté de Dieu qui a Lui-même institué le mariage (Gen. 1, 27; 11, 24).

Le célibat du Seigneur ne saurait impliquer condamnation du mariage en soi. Jésus-Christ, tout au contraire, enseigne ou rappelle que le mariage est une union conforme à la nature, et voulue de Dieu. Les Pharisiens étant venus, et lui ayant demandé s'il était permis à un mari de répudier sa femme, Jésus leur demanda à son tour ce qu'avait prescrit Moïse, leur déclarant que ce que Moïse avait prescrit, il l'avait fait à cause de la dureté de leur cœur; mais, ajoute Jésus, à l'origine, les choses ne se sont pas passées suivant la prescription de Moïse. « *N'avez-vous pas lu*, leur dit Jésus, *qu'à l'origine, Dieu créa l'homme et la femme disant : L'homme laissera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme et ils seront deux dans une seule chair* » (Gen. 1, 27; 11, 24), *que l'homme, donc, ne sépare pas ce que Dieu a uni* (Matth. xix, 3-6; Marc x, 2-9). Le seul fait que Jésus-Christ rappelle ce passage de la Genèse, qui est considéré comme renfermant l'institution du mariage, est probant.

Mais qu'est-il besoin d'invoquer ce fait? Une preuve bien plus décisive que, tout en ayant embrassé le célibat, Jésus était loin de condamner le mariage en le regardant comme une chose inférieure, contraire à l'ordre des choses, et à la volonté divine, c'est que nous le voyons inaugurer son ministère, justement par une participation publique et joyeuse, à un repas de noces, en compagnie de sa mère et de ses disciples. Il n'est même pas le convive le plus austère, puisqu'il se plaît à procurer, par un vrai miracle,

du vin à ses hôtes qui étaient venus à en manquer (Jean II, 1-11). Il est vrai que quelques esprits chagrins ont jugé bon de faire remarquer que cet épisode de la vie du Maître ne saurait être un argument, vu que, cette participation de Jésus à un banquet nuptial, « arrosé de vin », n'était pas précisément ce que, dans toute sa carrière, il avait fait de mieux !! Et pourtant, jamais peut-être, durant toute cette carrière, le Seigneur n'avait si intimement communiqué avec le cœur de l'homme, qu'en cette occasion tout accidentelle où, par sa seule et sainte présence, il consacrait, il sanctionnait en quelque manière, à la face de tous, l'institution de la famille, la fondation du foyer. Laissons donc les puritains se scandaliser de la complaisance, nous dirons, nous, de la bonne grâce de Jésus, à s'associer à une noce. Si Jésus a jugé bon d'accepter l'invitation qui lui avait été faite de se joindre « *aux amis de l'époux* », et s'il l'a fait, c'est qu'apparemment, il approuvait, tout en ne l'imitant pas, l'union conjugale.

Ici l'on nous arrête, et l'on nous oppose un texte formel, embarrassant même au premier abord, et qui, du genre de celui qui ordonne de couper et d'arracher les membres et organes du corps, devenus occasion de chute, semble ici attacher au célibat une valeur supérieure, une grâce spéciale. Ce texte est celui-ci : « *Les disciples lui dirent : Si telle est la condition de l'homme vis-à-vis de la femme, il vaut mieux ne pas se marier ! Jésus leur répondit : Tout le monde n'est pas capable de cette résolution, mais seulement celui à qui cela est donné. Il y a des eunuques qui sont tels dès leur naissance, dès le*

*sein de leur mère; il en est d'autres que les hommes ont faits eunuques; et enfin, il y en a qui se sont faits eunuques, eux-mêmes, en vue du Royaume des cieux*¹. *Que celui qui a la force d'en arriver là, y arrive* » (Matth. XIX, 10-12).

Assurément, c'est là un texte difficile à commenter, difficile à comprendre, par son tour légèrement énigmatique. Il est permis de penser que cette expression « *qui se sont faits eunuques eux-mêmes, en vue du Royaume des cieux* », s'applique au cas où le célibat, comme nous l'avons dit plus haut, est utile pour affranchir de toute entrave celui qui se destine à l'œuvre de la propagation de l'Évangile, le missionnaire par exemple, qui est appelé à s'expatrier et à s'en aller sous des climats inclements; — à quoi bon exposer plusieurs vies, sans que la nécessité d'être plusieurs s'impose! — Jésus parlerait donc, ici, de celui qui, pour mieux « *s'occuper des affaires de son Père* », aurait pris la résolution de se priver des joies légitimes du mariage, de se dégager de tout lien conjugal. C'est-à-dire que Jésus parlerait, ici, au sens propre! Mais pourquoi, n'interpréterions-nous pas tout le passage cité, et surtout l'expression contenue dans la dernière partie du verset 12, au sens figuré!

1. Jésus parlerait ici de ceux qui, se trouvant dans le cas de renoncer à leur religion ou au mariage, auraient renoncé à celui-ci pour conserver celle-là. — Les chrétiens qui sortaient de riches familles juives ou païennes devaient souvent se trouver dans le cas de ne pouvoir se marier, parce que leur titre de chrétiens précisément leur fermait l'accès de familles avec lesquelles ils pouvaient s'allier. (Note de Boehinger, *op. laud.*).

Il est sans doute difficile de contester que le Seigneur a parlé ici d'un renoncement complet, même à ce qui était d'institution divine, si par ce renoncement même on pensait se consacrer mieux encore au service de Dieu.

Mais pourquoi donnerait-on absolument à l'expression « *se faire eunuque* » le sens propre ! Ne serait-ce pas ici simplement un terme imagé pour exprimer avec plus de précision, avec plus de force une de ces vérités dont on peut dire et dont on disait : « Cette parole est dure, qui peut l'entendre ! » (Jean vi, 60).

Jésus n'a-t-il pas pu vouloir forcer l'expression, et présenter cette vérité, sous forme paradoxale, en vue de mieux frapper l'esprit de ses auditeurs, de contraindre au besoin leur attention et leurs réflexions pour leur faire entendre sans ambages cette leçon que la vocation d'enfant de Dieu emporte, dans certains cas et pour certains hommes, un dépouillement absolu, un renoncement total, à l'égard des jouissances de la terre, si légitimes, si douces, si enviables qu'elles soient ; — cela, parce que le service de Dieu réclame l'homme tout entier, avec ses talents, sans doute, mais aussi avec ses affections les plus chères ; tout doit Lui être subordonné, consacré. Dieu veut tout l'homme. Remarquons de plus que, dans le passage cité (Matth. xix, 10-12), Jésus ne formule aucun ordre, ni même aucun conseil. Il constate simplement le fait qu'il y a des eunuques qui se sont fait tels eux-mêmes, en vue du royaume des cieux. Il n'approuve, ni ne blâme ; il se contente de faire cette observation, « *que celui qui a la force d'en arriver là, y arrive* » (v. 12). Ne semble-t-il pas indiquer

que c'est là un acte exceptionnel, extraordinaire, presque au-dessus des moyens de l'homme, et partant un acte pour lequel la seule volonté ne suffit pas; qu'il y faut une force en quelque sorte surhumaine, une grâce spéciale. Mais il n'ajoute rien qui donne à entendre que l'accomplissement de cet acte de haute abnégation, entraîne le moindre mérite, la moindre récompense. Non, tout simplement, sans autre réflexion, sans autre commentaire : « *Que celui qui a la force d'en arriver là, y arrive !* »

En fait, il y en a qui ont eu cette force-là, et qui se sont, à leur manière et au sens de l'abstinence totale, systématique des jouissances corporelles, faits eunuques, eux-mêmes, en vue du Royaume des cieux, croyant ainsi s'y mieux préparer et s'en assurer mieux la possession, l'héritage. Certes, ce sont là de vrais ascètes.

Mais nous ne sommes pas certain, nous sommes même moins que certain que l'Évangile légitime ce genre d'ascétisme. Le mariage étant d'institution divine avant d'être d'institution humaine, étant surtout conforme aux lois de la nature, et Jésus-Christ l'ayant en quelque sorte sanctionné, — c'est une superstition de plus que de croire et d'enseigner comme le fait l'Église catholique, que l'état contraire, savoir : le célibat, est supérieur en dignité et constitue un privilège, un mérite quelconques. Comme bien d'autres, d'un autre ordre, la superstition du célibat est d'autant plus condamnable qu'elle est dangereuse. Inutile de rappeler ici, ce qui est connu : les nombreux et scandaleux abus qui furent bien souvent, et qui sont encore, aujourd'hui, le résultat de la pres-

cription du célibat pour les ecclésiastiques; ils démontrent péremptoirement ces abus, les inconvénients d'une mesure disciplinaire, vexatoire, autant que contre nature.

En tout cas, en ce qui concerne les ecclésiastiques, et à l'encontre des dogmes d'une autre Église, nous oserons affirmer, qu'à notre avis, le prêtre, le pasteur sont de ceux qui devraient, qui doivent le moins vivre sans l'aide qui a été faite semblable à l'homme et créée pour lui. Outre qu'ils ont, comme tout homme, en tant qu'hommes, tous droits au mariage, leur ministère ne peut que gagner à la collaboration de cette aide; bien plus, il ne nous semble complet et vraiment efficace que par l'adjonction de la femme chrétienne, qui devrait être et qui serait sans conteste, la première et la plus naturelle auxiliaire du prêtre, comme elle est celle du pasteur. Nous sommes convaincu que celui-ci « double » son ministère et peut exercer toute son influence, tandis que celui-là est condamné, dans bien des cas, à l'impuissance, pour la cure d'âmes, par le fait même de sa situation de célibataire. Nous n'insistons pas sur les raisons multiples qui militent en faveur du mariage, surtout pour les ministres de la Parole de Dieu, prêtres et pasteurs, qui, les uns et les autres ayant charge d'âmes, doivent pouvoir sympathiser avec toutes les situations de leurs fidèles, recevoir leurs confidences les plus intimes, afin de donner en retour des directions et des conseils; — mais comment sympathiseront-ils avec les sentiments de leurs fidèles, comment comprendront-ils leurs difficultés, leurs préoccupations, leurs besoins, si eux-mêmes ignorent, pour y

être étrangers, la vie dans ce qu'elle a de plus doux et de plus sacré, savoir : la vie de famille. C'est pourquoi un apôtre disait, en parlant de « l'évêque » de la primitive Église : « *Comment gouvernera-t-il la maison de Dieu, s'il ne sait pas gouverner sa propre maison ?* » (I Thim. III, 5). Nous disons, nous, comment le prêtre ou le pasteur sauraient-ils gouverner une maison, en se tenant en dehors des conditions sociales qui font du mariage la base des sociétés ?

Aussi, en dehors de raisons majeures, en dehors d'une nécessité d'ordre spirituel, en vue d'un but supérieur, et hormis le cas exceptionnel, oui exceptionnel, d'une vocation spéciale au célibat, celui-ci n'est certainement pas selon la volonté de Dieu, et il n'est pas conforme à l'esprit de l'enseignement de Jésus-Christ, qui nous ramène, quoi qu'on en ait à la parole antique : « ... *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair* » (Gen. II, 24).

V

LA QUESTION DU RENONCEMENT ABSOLU

Si l'Évangile n'exige pas la mortification de la chair, s'il ne prescrit point, ceci à l'adresse de ses ministres, le célibat obligatoire ; s'il ne prêche à personne la privation totale, l'abstinence complète, systématique, des biens et des joies de la terre, qui sont comme les fleurs semées par Dieu sur la route par-

fois longue, monotone et douloureuse de la vie, peut-on du moins contester qu'il est et qu'il enseigne la religion du renoncement absolu au monde, à toute possession, comme à toute acquisition, à toute propriété? Or voilà bien la forme la plus commune, la plus ordinaire, sous laquelle se manifeste et se pratique l'ascétisme.

Qu'enseigne donc exactement Jésus-Christ à cet égard?

Examinons, tout d'abord, un texte qui a été invoqué par les partisans de l'ascétisme et qui semble attribuer au renoncement un mérite réel, emportant avec lui une récompense; c'est celui-ci : « *Pierre se mit alors à lui dire : Et nous, qui avons tout quitté pour te suivre, qu'y aura-t-il pour nous? Jésus répondit : En vérité, je vous le dis, personne à cause de moi et à cause de l'Évangile ne quittera une maison, un père, une mère, des frères, des sœurs, des enfants, des terres, sans qu'il ne reçoive le centuple dès maintenant, et dans le siècle à venir, la vie éternelle* » (Matth. xix, 27-30; Marc x, 28, 29, 30; Luc xviii, 28-30).

Comment entendons-nous, comment expliquons-nous ce passage? Nous pensons qu'il n'est nullement question ici d'un renoncement effectif aux joies de la famille, aux biens légitimes de ce monde; nous pensons moins encore que ce renoncement aurait pour effet, pour récompense, le salut de celui qui le consentirait, — à moins qu'on ne prétende trouver dans ce passage la théorie catholique du salut par les œuvres. Mais nous pensons qu'il s'agit ici d'un sacrifice donné, à accomplir « *à cause du nom* »

de Jésus-Christ, par amour pour le Seigneur, comme preuve de dévouement à son service.

Nous ne saurions admettre et croire que Dieu entend que l'homme fasse abandon des liens et des devoirs sacrés de la famille, Lui qui a dit : « *Honore ton père et ta mère, et aime ton prochain comme toi-même* » (Ex. xx, 12; Lévit. xix, 18). Certes, avons-nous de prochain plus immédiat qu'un père, qu'une mère, que des frères, des sœurs, des enfants ! S'il nous faut les aimer, comme nous-même, Dieu nous demandera-t-Il de les quitter ? ou plutôt, a-t-Il besoin que nous accomplissions effectivement le sacrifice de nos bien-aimés, s'il se trouvait des cas où nous crussions devoir, en raison du texte cité, les abandonner et tout quitter ? Nous avons de la peine à croire que cela soit conforme à la pensée du Seigneur.

Voici cependant un autre texte, plus catégorique, et singulièrement « *dur à entendre* » : « *Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et plus encore, sa propre vie, — il ne peut être mon disciple* » (Luc xiv, 26). Que penser d'un texte aussi explicite, aussi formel ?

N'en ressort-il pas inévitablement et clairement cette conclusion qu'il faudrait, pour être chrétien et vrai disciple du Christ, répudier les liens du sang ?

Mais, en vérité, le Maître aurait-il véritablement exigé cela ? et pour le suivre, faudrait-il faire taire les sentiments les plus doux, les plus ancrés dans le cœur humain, et devrions-nous faire violence à nos besoins les plus nobles, à nos désirs les plus purs,

les plus naturels? Non; non, et pas plus que Jésus-Christ n'a dit qu'il fallait mépriser les pures et bien-faisantes joies de l'amitié, lui qui aimait à fréquenter le cercle intime de Béthanie, où il était accueilli comme on le devine, il n'a dit : méprisez la famille.

Par contre, voici ce qu'il a dit, et voici comment il faut, ce nous semble, interpréter le passage Luc xiv, 26 : Nos parents, nos frères, nos sœurs, nos enfants, nos amis nous sont donnés apparemment pour que nous les aimions; sinon, à quoi bon les posséder? seulement, il ne faut pas que les affections de famille et les amitiés nous absorbent et nous passionnent au point de nous faire négliger nos devoirs supérieurs, qui sont nos devoirs envers Dieu. Que si cela était, ces mêmes affections, ces mêmes amitiés, bonnes en soi par leur objet, et légitimes dans le domaine terrestre, deviendraient mauvaises par leur tendance et préjudiciables à notre vie spirituelle. Aussi bien, croyons-nous, en prononçant la parole rapportée dans Luc xiv, 26, Jésus-Christ faisait-il, dans sa pensée, cette restriction : si l'amour que vous avez pour votre père, votre mère, vos enfants, etc., vous distrait de celui que vous devez avant tout à Dieu de Qui vous tenez ceux qui vous sont attachés et à qui vous êtes attachés par les liens du sang, et Que vous devez de par Sa loi même, aimer par dessus toutes choses, « *de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toute votre pensée* » (Deuté. vi, 5). Remarquons, au reste, que ce n'est pas, à proprement parler, la haine de nos bien-aimés que Jésus-Christ nous prescrit dans Luc xiv, 26; c'est bien plutôt la haine du sentiment qui nous lierait à nos affections terrestres en nous fai-

sant négliger, en nous voilant tout au moins cet autre amour qui est la source et le couronnement des premières, et par là compromettrait notre développement spirituel.

En sorte que le sens vrai et très compréhensible de la parole de Jésus, Luc xiv, 26, est celui-ci : Les liens de famille ne doivent pas être si serrés qu'ils constituent une entrave pour celui qui désire se consacrer au service de Dieu, et entrent en conflit avec les obligations que nous avons envers Dieu et que nous imposent le titre et la vocation de disciples du Maître. Ce sens-là s'éclaire, à notre avis, de celui de cette autre parole : Jésus ayant dit à plusieurs qui l'accompagnaient : « *Suis-moi* » ; l'un d'eux lui fit cette réflexion : « *Je te suivrai, Seigneur, mais permets-moi d'aller d'abord prendre congé de ma famille* ; à celui-là, Jésus répondit : *Quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière, n'est pas propre au Royaume de Dieu* » (Luc ix, 62).

Jésus-Christ n'a pas davantage prôné et prêché la pauvreté, bien qu'il ait dit : « *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple* » (Luc xiv, 33), — et malgré qu'il ait fait cette invitation au jeune homme riche : « *Si tu veux être parfait, va, et vends ce que tu possèdes et donnes-en le prix aux pauvres* » (Matth. xix, 21 ; Marc x, 21 ; Luc xviii, 22).

Tout ceci doit être pris encore au figuré, et expliqué comme étant de nouveau, et sous une autre forme plus précise, une leçon que Jésus veut faire entendre à ses disciples de tous âges, de toutes conditions et de tous les temps, à savoir que, quiconque se propose

de le suivre et de se mettre au bénéfice de son école, s'engage et doit être prêt à faire les sacrifices qu'emporte une semblable détermination et qu'exige le service de Celui qu'on veut servir; à les faire, le cas échéant, sans contestation, dès qu'il sera clair à notre conscience que ces sacrifices sont réellement demandés et voulus de Dieu.

C'est-à-dire que Jésus-Christ, ici, nous prêche simplement, mais bien nettement, le renoncement proprement dit; non pas le renoncement en acte, en tant qu'il serait méritoire, mais les sentiments qui inspirent le renoncement, et la décision de la volonté qui le réalise. D'ailleurs, Jésus-Christ ne nous pousse à l'abnégation à l'égard des biens de ce monde, qu'en vue de nous faire désirer et rechercher des biens plus excellents.

Au reste, si l'on tient absolument à conserver aux paroles du Maître tout leur rigorisme, et si l'on veut ne les interpréter que littéralement, on le peut, eu égard à une expression qui revient souvent dans la bouche de Jésus-Christ, et qui nous semble rendre sa pensée, mieux que les paroles précédemment citées.

Au fait, oui, l'Évangile prêche le renoncement, et voici ce que dit le Seigneur : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, QU'IL SE CHARGE DE SA CROIX, et qu'il me suive* » (Matth. xvi, 24; Marc viii, 34). Luc renchérisant, porte cette addition : « *qu'il se charge CHAQUE JOUR* » et exprime la même idée sous cette autre forme : « *Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple* » (Luc xiv, 27, 33; cf. Matth. x, 38).

Cette même idée du renoncement, nous la retrou-

vons encore rendue dans ces passages : « *Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; et il trouvera la vie, celui qui l'aura perdue à cause de moi* » (Matth. xvi, 25; Luc ix, 24). « *Sauver sa vie, c'est la perdre. Perdre sa vie, à cause de moi, c'est la sauver* » (Matth. x, 39). « *Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; et il sauvera sa vie, celui qui l'aura perdue à cause de moi et de l'Évangile* » (Marc viii, 35). « *Qui cherchera à sauver sa vie, la perdra, et qui la perdra, la retrouvera* » (Luc xvii, 33). « *Qui aime sa vie, la perdra, et qui hait sa vie en ce monde, la conservera en vie éternelle* » (Jean xii, 25). Porter sa croix; perdre sa vie; haïr sa vie : le voilà le renoncement que l'on veut tant trouver dans l'Évangile; le voilà désigné décidément en termes exprès; mais il nous apparaît clair comme le jour également, que ces expressions imagées, symboliques, ne sont susceptibles que d'une seule interprétation, l'interprétation figurée. Le renoncement dont il s'agit, est même plus que ce qu'on entend d'ordinaire sous cette appellation. Ce n'est pas toujours celui qui se traduit par le refus absolu de jouir de tel ou tel bien, de tel ou tel plaisir, de tel ou tel privilège, et se consomme dans le fait de s'abstenir volontairement, systématiquement du simple usage des biens terrestres. En soi, ce refus, cette abstinence, ne prouvent rien, et n'ont aucune valeur morale.

Par contre, ce qui est vraiment renoncement, selon l'esprit de l'Évangile, ce qui s'appelle : porter sa croix, c'est accepter sans murmures, sans amertunes dans le cœur, les épreuves, les misères de la vie, la souffrance, le deuil, les séparations; c'est constater le

péché en soi, et dans le monde le mal sous toutes ses formes, et avec le mal la lutte qu'il nous faut soutenir contre lui, la lutte âpre et douloureuse, et souvent sans succès. Porter sa croix, c'est avoir conscience de sa déchéance morale, de son dénuement spirituel; porter sa croix, c'est vouloir le bien et faire le mal; c'est en un mot faire la douloureuse expérience de l'apôtre (Rom. vii, 15-19).

Ensuite, perdre sa vie, qu'est-ce? C'est aux yeux du monde, « *la manquer* » en ne l'employant pas aux choses de la terre; mais, dans l'Évangile, c'est s'oublier soi-même, ou plutôt c'est se donner à un autre, qui est Dieu; c'est imiter Jean-Baptiste et dire avec lui, en parlant du Christ : « *Il faut qu'il croisse et que je diminue* » (Jean iii, 30). Encore une fois, perdre sa vie, c'est vraiment la perdre aux yeux du monde; mais la perdre de cette manière, c'est ne la perdre que pour la retrouver, parce qu'on aura estimé de peu de chose ce monde, tout en y vivant, en comparaison du but à atteindre; perdre sa vie, enfin, c'est faire joyeusement le sacrifice de ses aises, de ses préférences, par obéissance et par amour pour Dieu; c'est ne vivre que pour les autres, c'est ne vivre que pour le ciel.

Enfin, suivre le Christ : voilà tout le renoncement, si renoncement l'on veut. Car, suivre le Christ, qu'est-ce encore? C'est s'abandonner à ses directions, à son influence; c'est s'effacer devant lui, c'est vouloir vivre de sa vie, croire comme lui, prier comme lui, souffrir comme lui, aimer comme lui; c'est s'inspirer de son esprit, et ne vouloir que ce qu'il voulait : faire l'œuvre du Père, c'est le suivre

enfin, docilement, humblement, où qu'il aille, ou qu'il veuille nous conduire, sur le chemin des palmes, mais aussi sur le chemin de Gethsémané, le suivre fidèlement, sans défaillances, toujours, et jusqu'au bout.

Quant à la vie solitaire, à la vie du moine et de l'ermite, l'esprit de l'enseignement du Christ, l'exemple même du Maître, s'opposent à ce qu'un passage comme celui de I Jean II, 15, « *N'aimes point le monde, ni ce qui est dans le monde* » puisse être en quelque mesure allégué comme un argument en faveur de la vie monastique. Car, d'autre part, cette parole nous a été conservée : « *Allez et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé* » (Matth. xxviii, 18, 19), parole, dont on peut rapprocher cette autre : « *Comme Tu m'as envoyé, je les ai envoyés aussi, de même...* » (Jean xvii, 18). Si le Christ envoyait ainsi ses disciples, c'est qu'il entendait bien que ses disciples devaient vivre non à l'écart où leur action, leur influence eussent été nulles, mais bien au milieu des hommes pour les instruire, les édifier, leur donner l'exemple de la vie chrétienne. Il n'a certainement pas voulu qu'ils se fissent anachorètes, pour mieux le servir.

Nous avons déjà rappelé cette prière qu'il adressait à son Père : « *Père, je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.* » (Jean xvii, 15).

Mais nous en appelons surtout à l'exemple de Jésus, qui tout le premier a vécu dans le monde, qui s'est mêlé à son peuple comme il n'est pas possible

de le faire plus intimement, s'associant avec quelle sollicitude, avec quelle compassion, à ses misères, à ses tristesses comme à ses joies et à ses espérances, se conformant aux usages nationaux et satisfaisant à toutes les obligations d'un citoyen juif, payant la didrachme, et ordonnant de rendre à César ce qui est à César (Matth. xvii, 24-27; Marc xii, 17; Luc xx, 25).

Sans doute il y a des afflictions dans le monde, et pour cela beaucoup y renoncent et le quittent, et vont se réfugier dans la solitude, loin des hommes et des choses de la terre, pensant ainsi se soustraire à ces afflictions et mieux « travailler à leur salut »... mais Jésus n'a-t-il pas dit : « *Prenez courage, j'ai vaincu le monde* » (Jean xvi, 18, 33)?

Mais il y a plus qu'une promesse, plus qu'une consolation, il y a un ordre : « *Allez..., vous me servirez de témoins* » (Act. i, 8); « *vous êtes le sel de la terre; vous êtes la lumière du monde, que votre lumière luise devant les hommes, afin que les hommes, voyant vos bonnes œuvres, glorifient votre Père qui est dans les cieux.* » (Matth. v, 13-16).

Le Christ ne semble-t-il pas dire encore aux moines, aux solitaires d'aujourd'hui : « *Retourne en ta maison et raconte tout ce que Dieu t'a fait* » (Luc viii, 39)? Ne semble-t-il pas leur crier : « *Tu aimeras ton prochain comme toi même* » (Lévit. xix, 18)? Et comment aimer notre prochain, si nous l'abandonnons et nous en allons de notre côté, ne nous occuper que de nous même, alors qu'il y a tant à faire autour de nous, dans le monde?

Comment le chrétien sera-t-il le sel de la terre, la

lumière du monde, s'il va se cloîtrer ou errer au désert ! C'est justement et bien plutôt par sa présence au milieu du monde, par son contact intime avec l'âme de ses semblables qu'il accomplira l'œuvre de Dieu en même temps qu'il travaillera à sa propre sanctification.

Ce n'est certainement pas être fidèle aux principes du Maître que de fuir la lutte et de secouer la poussière de ses pieds sur un monde que nous devons au contraire pénétrer de l'esprit chrétien, que nous devons aimer, évangéliser, animés des sentiments du Christ lui-même, ayant foi dans sa puissance, et puisant en lui, forces, courage, espérance et consolations. C'est tout au moins méconnaître profondément la grande loi humaine de la solidarité. Or Christ nous a révélé cette sublime réalité, qu'étant enfants de Dieu, nous sommes tous frères, ayant besoin les uns des autres, obligés les uns envers les autres, tous également serviteurs, tous tenus d'être le levain qui fait lever la pâte.

D'ailleurs il est écrit qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul (Gen. II, 18). Et le chrétien, moins que personne, ne doit s'isoler, vivre retiré, loin de ses semblables, sous peine de manquer au devoir de tout disciple fidèle, sous peine de violer la loi de la solidarité humaine. « *Væ soli* », dit l'Écclésiaste IV, 10 ; oui, malheur à celui qui, sous prétexte de mieux vivre, se soustrait au régime commun voulu de Dieu. Le poste d'honneur pour le chrétien, ce n'est point la cellule du moine ou la hutte de l'ermite, c'est la première place sur la brèche du grand champ de bataille, où sa tâche est de montrer aux hommes

comment on vit, même aux prises avec les difficultés, avec les tentations; comment on lutte, comment on travaille, comment on aime, comment on souffre aussi, et comment on meurt. En vérité que deviendrait le monde, que deviendrait l'Église surtout, si tous les chrétiens zélés s'en allaient au désert ou au couvent! Non, leur place est dans le monde. Seulement, ils doivent être au milieu du monde, un ferment de vie qui, le pénétrant, le transformera à l'image de Celui qui s'est donné pour le sauver.

L'isolement, la réclusion ne sont légitimes et admissibles, au point de vue évangélique, que s'ils sont momentanés et consacrés à la méditation, à la prière, comme un moyen de préparation à l'activité, à la lutte, comme un temps de recueillement pour faire provision de forces morales, de courage et d'espérance, après quoi l'on retournera dans le rang, vivre de la vie commune, instruisant les uns, édifiant les autres, encourageant ceux-ci, consolant ceux-là, étant pour tous véritablement une lumière, un modèle. Hormis le cas du besoin de se recueillir, la solitude permanente du moine et de l'anachorète nous semble contre nature d'abord, contraire ensuite à l'enseignement de Jésus-Christ, contraire du moins à son exemple.

CONCLUSION

Nous voici parvenu au terme de l'étude que nous nous étions proposée; nous avons achevé l'examen de l'enseignement de Jésus-Christ auquel nous en avions appelé pour nous faire une opinion, touchant la question de l'ascétisme.

S'il est maintenant une conclusion qui s'impose, à notre avis, après l'exposé du sens tout spirituel des textes que les partisans de l'ascétisme ont cru pouvoir invoquer en faveur de leurs principes, c'est bien qu'il en ressort clairement que Jésus-Christ est loin d'avoir prêché l'ascétisme, pas plus qu'il ne l'a pratiqué pour son compte personnel; nous entendons : l'ascétisme vulgaire, tel que nous l'avons vu réalisé successivement chez les Hindous, chez les Juifs, chez les Esséniens ou les Thérapeutes, tel qu'on devait le pratiquer plus tard, dans l'Église chrétienne elle-même, en des temps d'obscurantisme et de superstition, tel enfin qu'on le pratique encore de nos jours, en plein XIX^e siècle dans un certain monde et dans certains milieux qui ne rappellent que de fort loin la haute spiritualité du Christ.

Nous l'avons vu, ni sur le jeûne, ni sur la mortification de la chair, ni sur le célibat, ni sur le renoncement aux joies légitimes, et aux devoirs aussi, de la famille et de la société, Jésus n'a formulé de préceptes absolument concluants. Ce qu'il en a dit, a un tout autre sens que le sens littéral. Il a paru, Jésus, quand les temps étaient accomplis, pour prêcher la repentance, la conversion, la foi en Dieu et la fraternité humaine. Et il a vécu, n'ayant d'autre préoccupation que celle de faire toujours, en tout temps, la volonté de son Père, d'autre sentiment au cœur qu'un amour sans bornes pour ses frères et ne professant d'autre principe religieux que celui d'une adoration toute spirituelle et d'une soumission absolue à la voix de Dieu en lui.

Comment se fait-il donc qu'on ait dénaturé par la suite, ses sublimes enseignements, sous prétexte de les mettre en pratique? D'où vient donc qu'on se soit autorisé de la religion du Christ pour imiter et préconiser tout au moins, les errements d'une autre civilisation? Enfin, comment rendre compte de ce fait que le christianisme lui-même nous présente le phénomène de l'ascétisme?

Si étrange que soit ce fait, il est possible de l'expliquer et, dans une certaine mesure, de le justifier. Ainsi, l'on ne saurait nier que les principes de la vie ascétique n'aient leur source dans le sentiment religieux de l'homme, sans quoi il serait impossible qu'ils eussent jamais pu se répandre si généralement chez les peuples les plus divers. Le sentiment religieux, inné à tous les hommes, s'il est élevé à un haut degré d'intensité, devient la source du mysti-

cisme qui conduit facilement, par une pente naturelle, à adopter un genre de vie tout fait de mortifications et de privations. Et précisément, parce que le mysticisme, avec les principes d'ascétisme qu'il implique, tient intimement au sentiment religieux, une religion qui, comme le christianisme, s'adresse de préférence à ce sentiment, devait présenter à ceux de ses adeptes portés au mysticisme des côtés par où ils pouvaient satisfaire leur besoin de religiosité¹. De sorte que ce sont les mystiques qui sont pour une bonne part responsables de l'intrusion de l'ascétisme dans le christianisme. Pour une bonne part, disons-nous, car il y a plusieurs autres raisons qui expliquent et excusent en un sens cette intrusion.

Ce qui favorisa, d'une façon générale, l'introduction et la propagation de l'ascétisme dans le christianisme, ce fut, d'une part : la difficulté, l'impossibilité même pour quelques-uns, de s'élever au niveau de la religion de Jésus-Christ. Le christianisme se présentait, en effet, comme tout spirituel, et on ne le comprenait qu'au sens matériel, que sous forme de rites et de cérémonies; ce qui était un reste d'éducation païenne et juive; aussi, beaucoup en l'embrassant ne purent se débarrasser des préjugés traditionnels touchant le mérite des œuvres et des pratiques extérieures; d'autre part : la tendance que l'on avait à interpréter littéralement et matériellement telle déclaration de l'Évangile, et à agir conformément et de bonne foi à cette interprétation littérale et matérielle.

1. Boehinger, *op. laud.*, p. 53 sq.

Peut-être aussi, un grand nombre de chrétiens furent-ils conduits par la doctrine de Philon, à considérer la chair comme la source et le siège du péché, et par suite, à croire que la domination du principe divin en eux était subordonnée à l'anéantissement de la matière. On pensait que tant que le corps et l'âme seraient unis, on n'arriverait à une victoire définitive ; mais, disait-on, ne valait-il pas mieux humilier, briser, « domestiquer » par la souffrance ce corps cause de servitude et de péché ? Et puis, pouvait-on trop protester par les macérations qu'on s'infligeait volontairement de son désir de dominer la matière et de renoncer à elle ? Cette opinion dérivait de la tendance mystique qui s'était de bonne heure fait jour dans l'Église et qui en était arrivée à former comme l'esprit du siècle, comme l'atmosphère ambiante ; cette tendance était commune aux juifs et aux païens ; et c'est nécessairement qu'elle devait déteindre sur les chrétiens qui furent bientôt amenés par les circonstances et le milieu, à se distinguer de leur entourage, à faire contraste par leur genre de vie avec la corruption générale de leurs contemporains. Sans compter qu'ils subissaient le régime des persécutions ; or l'on sait que les temps de persécutions favorisent le réveil des consciences, le zèle, l'enthousiasme sans doute, mais aussi le fanatisme.

Pour toutes ces raisons, et en prenant dans l'Évangile quelques passages isolés, en interprétant surtout les paroles de Jésus-Christ à la lettre, on parvint de bonne heure, par une déplorable déviation de la pensée chrétienne, évangélique, à trouver dans le

Nouveau Testament, dans l'enseignement de Jésus-Christ, en particulier, les principes et les préceptes de la vie ascétique. Mais il n'est pas douteux qu'on commença par les y mettre et qu'on eut plus tard intérêt à les y trouver.

Malheureusement, « c'est un faible assez ordinaire à l'homme, écrit un historien du christianisme, de ne fuir un excès qu'en se jetant dans l'excès contraire. Pour les premiers chrétiens, celui de l'ascétisme était d'autant plus difficile à éviter, que c'était le seul contrepoids que l'ancien monde eût pu jusqu'alors opposer à la perversion des mœurs¹. » En effet, plus le matérialisme païen envahissait l'esprit et les mœurs, plus ceux qu'épouvantaient ses ravages se livraient à des abstinences forcées, ridicules mêmes; ne sachant opposer au culte du plaisir de saines notions du devoir, ils lui opposèrent le culte de la privation et de la souffrance, s'inspirant sans doute de l'adage de *Saint Augustin* : « *Qui a nullis refrenat licitis, vicinus est illicitis* » (*De utilit. jejun*; c. 6). Et l'on ne se contenta pas de mortifier, de macérer le corps, de dompter la matière, on chercha à refréner les énergies de l'esprit, à comprimer, à briser même la vie du cœur.

C'est ainsi qu'au moyen-âge, « la morale présente, dit encore l'historien que nous avons cité, un singulier mélange de relâchement excessif et de sévérité outrée. En effet, tandis que chez certaines catégories de chrétiens, elle encourage les renoncements, les mortifications les plus contraires à la nature, érigeant

1. E. Chastel. *op. laud.*, t. I, p. 185.

en saints et presque en demi-dieux, ceux qui poussaient à l'extrême les martyres volontaires, chez le commun des fidèles, leur appliquant à titre de compensation les mérites surabondants des saints, elle pardonne souvent la violation la plus flagrante des préceptes évangéliques. Ce système de compensation, elle l'admet également dans la vie de chaque individu ; le même homme pouvant, par les austérités de sa vieillesse, effacer les désordres de sa jeunesse et de son âge mûr, ses dévotions et ses abstinences, en certains temps de l'année, pouvant racheter les excès commis en d'autres temps. »

Cela étant, en dépit de l'ignorance, de la superstition, et du courant des idées régnantes, qui avaient considérablement dévié de l'esprit de la doctrine authentiquement évangélique, il était inévitable qu'une réaction se produisit de l'excès même de la superstition et de la déviation. Et en effet, elle se produisit, et ce fut la Réforme qui la fit. La Réforme rejeta la distinction des chrétiens accomplis, et du commun des fidèles. Elle n'admit point « *cette double chrétienté* » suivant le mot de Calvin (*Inst. chrét.* liv. IV, ch. XIII, § 14). Elle repoussa le système des deux morales, l'une de morale pour le moine, l'autre de précepte pour l'homme du monde, l'une pour le carême, l'autre pour le carnaval. « Elle déclara ne rien demander de plus aux chrétiens que ce que Dieu lui-même leur demandait, mais le leur demander à tous, et en tout temps. Or Dieu, s'il ne demande à tous les mêmes renoncements, exige du moins de tous le même esprit de renoncement. La Réforme fit plus, elle abolit les vœux, ferma les couvents, rendit les

moines à la société, les prêtres à la vie conjugale, ne recommanda plus tant de pénitences, de jeûnes, de macérations; elle prescrivit seulement que le toit domestique fût pour chaque fidèle, un sanctuaire consacré à la pratique des vertus chrétiennes; elle exigea de tous enfin, et toujours, des progrès continuels dans l'amélioration des sentiments et des mœurs. « *Une règle plus obligatoire dans ses prescriptions, et plus conforme à la nature humaine dans son exercice, remplaça, dit Mignet, beaucoup d'actes stériles, ou la recherche d'une perfection si extrême et si peu accessible que souvent elle exposait à de lourdes chutes.* » (*Notices et mémoires*, I, 324).

« Enfin, à la lecture des légendes des saints qui ne présentaient guère que des modèles d'exploits ascétiques, la Réforme substitua pour tous les fidèles, la lecture de l'Évangile qui constitue le parfait manuel de la vie chrétienne, qui est seul le guide exemplaire, la meilleure règle des mœurs¹. »

Sans doute, la Réforme ne poussa tant à la réaction que parce que son chef avait fait lui-même la douloureuse et décisive expérience de l'inanité et du danger des pratiques purement extérieures. On sait que pendant longtemps Luther avait cherché le repos de sa conscience dans les pratiques ascétiques de la religion romaine, mais en vain. Nous avons, sur ce point, ses propres déclarations; elles sont singulièrement instructives².

1. E. Chastel, *op. laud.*, t. IV, p. 272, 273.

2. Voyez : Hoff, *Vie de Luther*, p. 25, 40. Ch. Vernes, *Protestan-*

Si l'Évangile, dans son essence et par l'esprit de sa doctrine, est l'opposé de l'ascétisme vulgaire, c'est que l'Évangile, et avec lui tout le christianisme, est comme on l'a dit « une religion toute populaire et pratique, qui ne recommande nullement une science supérieure intuitive, obtenue par la contemplation mystique; qui ne connaît d'autres moyens de salut, que la foi sincère dans les paroles du Sauveur, et l'adoration de Dieu en esprit; d'autres exercices de dévotion que les pratiques des vertus sociales, et les réunions pieuses qui en facilitent l'accomplissement. C'est une religion encore, qui apprend à se passer des plaisirs et des biens de ce monde, mais qui ne les condamne pas en eux-mêmes. C'est une religion enfin, qui apprend à souffrir avec résignation les maux de cette vie, et qui, non seulement ne recommande pas les privations et les mortifications volontaires et surrogatoires, mais qui les combat même. » (V. Col. II, 18; I Tim. IV, 2, 3, sq.) De plus, l'Évangile ignore la distinction entre une religion vulgaire, bonne seulement pour le peuple et une religion supérieure réservée à un cercle restreint d'élus, d'initiés; et il ne veut pas isoler l'homme de ses semblables, l'abstraire du monde où Dieu l'a placé, mais bien plutôt lui apprendre à constituer avec ses semblables, une société de frères, où chacun contribue de son mieux, par l'emploi pur et simple

tisme et catholicisme, Paris, 1876, p. 70, 71. On trouve encore d'intéressantes considérations dans « *la Confession d'Augsbourg* », notamment aux articles 15, 16, 26, 27 (traduction française de M. le pasteur Ch. Pfender, Paris, 1872), et dans « *le Livre de la liberté chrétienne* » de Luther, *passim* (traduction française de M. le pasteur F. Kuhn, Paris, 1883).

de ses talents et de ses forces, au bien-être de l'ensemble¹. »

Au reste, l'ascétisme en tant que système de morale religieuse, est susceptible de deux appréciations contraires. « Si l'on juge la morale ascétique, dit en conclusion l'auteur de l'ouvrage auquel nous avons emprunté au début de notre étude, la définition générale de l'ascétisme², d'un point de vue purement relatif, comme un contre-poids nécessaire à des excès d'un autre genre, elle mérite assurément notre indulgence et notre respect. Dans les temps de mollesse et de désordre, elle vient rappeler à l'homme le souvenir de sa force et de son principe spirituel qu'elle met à nu par les plus héroïques résistances contre les lois du corps : elle exagère le néant des choses de la terre, les vanités et les misères de la vie, pour lever la pensée vers les régions de l'idéal et de l'éternel. Mais à la considérer en elle-même et dans sa valeur absolue, comme le dernier terme de la moralité humaine, ou comme le but même de la vie, elle renferme des conséquences aussi dangereuses peut-être que celles du système diamétralement opposé. De plus, elle est en contradiction avec son propre principe, car elle veut la fin sans vouloir les moyens, elle appelle la perfection de l'homme et repousse les conditions sans lesquelles il est impossible d'y atteindre.

En effet, ce n'est pas par lui seul, mais c'est au sein de la société, grâce à son concours et à ses institutions, que l'homme peut arriver au triomphe de sa

1. Boehinger, *op. laud.*, p. 34, 35.

2. A. Franck, *op. laud.*, art. *Ascétisme*.

loppement, à la conscience de son être, à la connaissance parfaite de sa nature, de son principe et de ses devoirs. Donc le perfectionnement de l'état social est tout à fait inséparable de notre perfectionnement individuel, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Mais vivre dans la société, c'est vivre pour elle, c'est prendre part à ses biens comme à ses maux, c'est veiller à ses intérêts et défendre son existence; en un mot, c'est tout le contraire de la vie ascétique.

En second lieu, si l'état social est pour l'âme qui aspire à la perfection un mal et un danger, si l'abandon, les misères et les souffrances sont un bien, une purification nécessaire, quelle pitié restera-t-il dans nos cœurs pour les douleurs de nos semblables? Quel devoir nous commandera de les soulager? Quelle raison aurons-nous d'interrompre nos sublimes méditations pour rentrer dans les impuretés de ce monde?

L'ascétisme conséquent avec lui-même doit donc aboutir à l'isolement de l'âme, comme à celui du corps, et cet isolement, pour être commandé par les intentions les plus pures, n'en mérite pas moins le nom d'égoïsme.

Enfin, si comme le supposent les apologistes de la vie ascétique, notre existence ici-bas est une déchéance, notre corps une prison, et tous les besoins qui en dépendent autant de souillures, n'aurions-nous pas le droit d'accuser la bonté et l'intelligence divines qui, pour fournir à l'homme un lieu d'épreuves, auraient tout exprès créé le mal?

Oui, sans doute, la vie est une épreuve mais, pour

la soutenir dignement, il faut que nous développions tous les germes qu'une main divine a déposés en nous, que nous comprenions toute la grandeur et la beauté de la nature intérieure, que nous acceptions tous les devoirs que nous avons à remplir envers les autres et envers nous-mêmes, qu'enfin la création de l'homme soit regardée comme le chef-d'œuvre de Dieu. »

Ajoutons que l'ascétisme est nuisible, dans la plupart des cas, à la sanctification en vue de laquelle cependant il est pratiqué, et cela en détournant celui qui s'y livre, même à bonne intention, de la vraie voie du chrétien en favorisant son égoïsme par une recherche exagérée de ses intérêts personnels, et partant son orgueil spirituel par la pensée qu'il fait plus qu'il n'est demandé, qu'il se distingue de ceux qui se bornent à la simple observance des préceptes évangéliques. Sans compter qu'il va souvent à contre fin, en poussant certaines âmes dans le découragement et le désespoir, parce que, quoi qu'il fasse, le chrétien sincère, scrupuleux, n'arrive jamais à perdre le sentiment qu'il reste toujours en deçà du devoir, qu'il n'est autre chose qu'un serviteur inutile, quand même il accomplirait tout ce qui est commandé; bien au contraire, il ne fait que constater que plus il se croit avancé sur le chemin de la sanctification, plus il est en arrière; et il en est quitte pour faire lui-même la décevante expérience que « nulle chair n'est justifiée par les œuvres » (Gal. II, 16).

C'est pourquoi l'ascétisme ainsi entendu, l'ascétisme vulgaire, celui qui s'applique à assujettir le corps, sous prétexte de l'assouplir pour le rendre

docile à l'action de l'esprit, cet ascétisme-là pêche par la base. En effet, il vise à une perfection qui n'est réalisable que par le suicide. La réalisation du terme de ses efforts serait son propre anéantissement. D'ailleurs, l'histoire est là pour prouver abondamment les inconvénients et les lacunes de trop de rigorisme dans la discipline. Il s'en faut que l'ascétisme ait toujours réussi et à tous, comme il s'en faut qu'il soit un moyen parfaitement propice à l'œuvre délicate et si difficile de la sanctification.

Aussi bien, Jésus-Christ, avons-nous dit, ne prêche nulle part, ni l'anéantissement de la vie de l'âme, ni la mutilation du corps, ni le mérite de la souffrance volontaire.

Ce qu'il a bien plutôt prescrit, par contre, c'est le véritable ascétisme, celui qui est d'ordre purement moral, tout spirituel, dans lequel ce qui est en jeu, ce n'est point le corps, ce n'est point la matière, c'est le cœur, c'est l'esprit. Et en définitive, il n'y a, au point de vue chrétien, qu'une seule bonne façon d'être ascète, c'est de pratiquer tout simplement la morale et la religion du Maître. L'ascétisme véritable dont nous parlons, et que nous opposons maintenant à l'ascétisme vulgaire..., l'ascétisme véritable, tel que le comporte la doctrine chrétienne, est celui qui consiste à se dépouiller du vieil homme, à condamner ses affections charnelles, à mépriser ses convoitises, à renoncer à ses passions, à se renier soi-même, pour se donner corps et âme au service de Dieu, service qui réclame non la mutilation de l'être, mais bien au contraire toutes les énergies, toutes les ardeurs du cœur de l'homme. Du point de vue chrétien, du point

de vue de l'enseignement de Jésus-Christ, le véritable ascétisme consiste dans l'humilité, savoir dans cette attitude du chrétien qui, tout en se sachant réconcilié par son Sauveur avec Dieu, se sent néanmoins et se reconnaît toujours pécheur, par conséquent sous le coup de la réprobation divine acceptée comme un juste châtiment; il consiste à s'effacer devant un plus grand que soi, en disant comme Jean-Baptiste « *Il faut qu'Il croisse et que je diminue* » (Jean III, 30), devant un plus grand que soi, fût-ce l'un de nos semblables, si celui-là est plus digne, mieux qualifié; il consiste enfin dans cette autre attitude du chrétien prêt à tout quitter pour suivre le Maître, prêt à obéir à la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, dès qu'elle sera comprise, et à l'accomplir par obéissance, par amour et par fidélité.

De quel nom appellerons-nous cet ascétisme-là? Nous l'appellerons, comme saint Paul: la *maîtrise de soi*. C'était là le grand principe de Jésus-Christ lui-même. Et par maîtrise de soi, qu'entendons-nous? ceci: la plus entière liberté vis-à-vis des hommes et des choses de la terre, unie à la plus complète dépendance à l'égard de Dieu, à l'absolue soumission à sa volonté, le tout, liberté, dépendance, soumission, réalisé dans le sentiment que toutes choses étant possibles, *une seule* est nécessaire au salut (Luc x, 41).

C'est cette grande vérité si profondément sentie et si bien exprimée par l'Apôtre écrivant: « *En Christ, peu importe la circoncision ou l'incirconcision, ce qui importe c'est la foi devenant active par la charité* » (Gal. v, 6).



En terminant, nous aimons à le redire : au fond nous n'avons à notre disposition, pour parvenir à la sanctification, qu'un seul moyen, c'est la pratique du christianisme intégral, c'est la vie conforme aux principes du Maître.

Le seul ascétisme chrétien, le seul vraiment religieux, le seul digne de respect, le seul enfin qui nous soit recommandé, c'est une sérieuse discipline morale s'exerçant par une surveillance de tous les instants sur soi-même, dans la méditation assidue de la Parole de Dieu, dans la prière journalière, la participation au culte et aux sacrements de l'Église, et surtout, dans la résignation humble et confiante, aux jours sombres de l'épreuve.

De même, nous n'avons, à tout prendre, qu'une obligation ici-bas, celle de nous pénétrer et toujours mieux, de l'esprit qui animait Jésus-Christ pour le répandre autour de nous. Or qu'était cet esprit, sinon un esprit d'humilité, d'obéissance et d'amour ? Notre Maître n'a jamais voulu qu'obéir, se soumettre, aimer, croire, se confier et accomplir simplement au jour le jour la volonté du Père. Comment l'homme, en vérité, pourrait-il trouver une autre manière d'être agréable à Dieu, et comment surtout prétendrait-il régler ses comptes avec Lui, avec « *la menue monnaie* » de ses œuvres, voire de ses souffrances ?

Affranchissons-nous donc de l'esclavage et de la superstition des pratiques extérieures ; agissons moralement, spirituellement. Contentons-nous donc,

aussi, d'accomplir fidèlement nos devoirs ordinaires sans chercher à raffiner, à les compliquer. Chargeons notre croix telle qu'elle nous est imposée; ne nous la fabriquons pas; acceptons les difficultés, les épreuves, mais ne les créons pas. Enfin, tâchons seulement de réaliser le *Sommaire de la loi*: c'est toute la morale.

En résumé, l'ascétisme littéral est contraire à l'enseignement de Jésus-Christ. Que si le christianisme comporte l'ascétisme, nous avons montré dans quel sens.

Quant à l'ascétisme que nous avons voulu critiquer et combattre, si, au terme de notre étude, nous sommes confirmé dans notre antipathie à son endroit, et si décidément nous le repoussons, c'est parce que nous ne le considérons que comme un parasite païen, comme une excroissance étrangère et que nous ne lui reconnaissons avec la religion véritable, avec l'Évangile, rien de commun, hormis sa prétention de s'imposer au chrétien en tant que moyen efficace pour atteindre à la perfection, et réaliser la sainteté sur la terre.

En dehors d'une saine notion de l'Évangile et d'une conception raisonnable des obligations du chrétien, le mot cruel de Pascal: « *Qui veut faire l'ange, fait la bête* » conserve toute sa valeur.

Quant à nous, en vrais disciples du Christ et en vrais fils de la Réforme, tenons-nous en à l'esprit qui seul vivifie, et non à la lettre qui tue, nous rappelant que « *le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur; il suffit au disciple d'être comme son maître* » (Matth. x, 24-25; Luc vi, 40; Jean xiii, 16; xv, 20).

Ayant donc contemplé Jésus dans sa vie à la fois divine et humaine, et compris comment il la vécut, allons et faisons de même.

Le Président de la soutenance,

EUG. EHRHARDT.

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	13
 L'ÉVANGILE ET L'ASCÉTISME	 33
I. — Considérations générales	33
II. — La question du jeûne	41
III. — La question des macérations	44
IV. — La question du célibat	48
V. — La question du renoncement absolu	56
 CONCLUSION	 69
